
La lettre de S.O.S. PSYCHOLOGUE

Numéro 166

revue bimestrielle

mai-juin 2016

FAITES CIRCULER CETTE LETTRE AUTOUR DE VOUS !

SOMMAIRE

1 La pensée du moi...s (W. Shakespeare)

DOSSIER :

« Douleur »

1 Editorial (G. Pionon-Cimetti de Maleville)

2 Tentation de poète (G. Pionon-Cimetti de Maleville)

9 Douleur (H. Bernard)

11 Douleur (C. Thomas)

11 La douleur (P. Delagneau)

“Dolor”

12 Editorial (G. Pionon-Cimetti de Maleville)

12 Tentación de poeta (G. Pionon-Cimetti de Maleville)

20 El dolor (A. Giosa)

21 El hombre de las botas negras (S. Stella)

22 Gracias por tu música (R. Cohen)

23 El dolor (J. Laborde)

24 El dolor (M. de Vitton)

25 El dolor (E. Baleani)

“Los viajes”

26 El viaje (E. Baleani)

Recherche/investigation

27 La pensée et la distance / Pensamiento y lejanía (G. Pionon-Cimetti de Maleville)

27 Tableaux de vie – mai-juin 2016 (groupe de travail)



Où suis-je maintenant ?



**Graciela
PIOTON-CIMETTI
de MALEVILLE**
Psychanalyste

EDITORIAL

La conception que l'homme a de sa destinée, l'idée pauvre et misérable ou profondément belle qu'il se fait de la vie, détermine le caractère de ses autres sentiments, de ses actes, et la valeur de son existence. Elle fait de lui un être prêt à l'effort, à l'action, ou capable d'apporter beaucoup de ferveur dans de longues méditations, ou bien un pleutre ou un désenchanté qui traîne comme un boulet une suite de jours inféconds.

Psychanalyse

31 Séance d'analyse de rêves de juin 2015 (équipe de SOS)

A lire

39 Ouvrages de la présidente et du vice-président

Rubriques

42 Structures, but, activités de l'Association – Agenda

Prochains numéros

Juillet-août : Equilibre - equilibrio
Septembre-octobre : Passé, présent, futur - pasado, presente, futuro
Novembre-décembre : L'inexprimable - el inexprimable

* * *

Quelques personnes sont convaincues de ce fait que la somme des joies et des peines est à peu de chose près la même pour tous les êtres humains.

* * *

Ce qui est essentiel, ce n'est pas de nier le temps, mais c'est de détruire le scepticisme sous toutes ses formes, et de croire fermement que la vie et la douleur ont un sens, ne serait-ce que celui de nous permettre de nous élever spirituellement.

Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

LA PENSÉE DU MOI... S

« La douleur est le poison de la beauté ». [William Shakespeare]

INTRODUCTION A TENTATION DE POÈTE

Ce livre de contes m'avait été demandé à la Sorbonne pour faire travailler les élèves en langues classiques, en français et en espagnol.

J'ai choisi ce conte pour parler de la douleur d'un projet de vie ensemble inachevé par la faiblesse d'un des protagonistes, incapable de franchir les limites du non dit et, en plus, d'aller plus loin dans le réel. Je tiens fort à ces deux personnages car cela m'a amené à refuser les limites de la destruction de mon couple intérieur « animus/anima ».

* * *

Dans ce conte est bien visible la différence de manifestations entre l'anima sensible et rêveuse et l'animus prometteur mais encore balbutiant et sans pouvoir s'exprimer que par la douleur et la nostalgie de ce qui a été vécu et de ce qui a été perdu.

TENTATION DE POÈTE

I

Alcool, rêve, oui, rêve. Rêver beaucoup, jusqu'à ce que les paupières tombent dans une trouble solitude de baisers jamais donnés, mais fortement imaginés. Passion sans résolution et sans objet au milieu d'une longue nuit dans un somptueux appartement, dressé au troisième étage d'un hôtel particulier, propriété d'un aristocrate fatigué d'attendre le retour de son roi déchû et qui cède la place au poète pour mourir sans héroïsme dans un vieux lit riche d'histoire. Rêve du poète, pas légers de l'aimée sans nom, lettres éparpillées dans un excès de souvenirs et une profusion de formes tentantes et hallucinantes qui se rapprochent, tandis que résonne le fracas d'un orage plus que méridional dans un Paris



en dehors du temps, qui ne s'emporte jamais. Sobre comme la mort. Tentateur comme l'enfer de Dante. Exquis comme ton amour que je cherche quelque part, tandis que la fatigue m'abîme les entrailles. Je veux te rêver, toi qui m'es si chère, parce que tu es sobre comme la ville, mais tentatrice comme l'enfer et encore plus fragile, beaucoup plus fragile que moi, qui te rêve et te tient dans ses bras depuis des siècles, tandis que je t'imagines possédant ces yeux aussi larges que ceux de la femme du poème de Neruda.

Je t'ai connue et tu as été davantage mienne que ma propre vie. Tentation de poète : frustré et solitaire, contemplant ta nuque inclinée sur ton œuvre de création. Cela ne pouvait te troubler, car tu avais tout dans ta petite tête ronde, insolite et enfantine, qui ne se terminait jamais, parce que tes cheveux étaient sans fin. Embrouillés, dispersés, ordonnés. Un étrange monceau d'or à mille carats exaltait cet incroyable prolongement de tes pensées austères et intelligentes de femme éternellement vierge. Non, c'était trop, tu avais toujours quelque chose à faire, à concevoir, à créer et bientôt tu t'étirais sur le lit assoiffée de désir en demandant la passion comme si tu n'avais jamais été absente.

* * *

Tentation de poète : te comprendre, parce qu'à ce jour je ne te

comprends toujours pas et je redé-fais l'immense pelote que nous avons enroulée ensemble. Je t'ai connue en automne. Je portais autant d'années que toi, mais mille ans de plus, mille ans de plus à te rêver. On t'avait sellé un cheval alezan et je revenais à bride abattue, ma monture transpirant comme mon âme de rêveur impénitent. C'était presque la nuit. Que faisons-nous là-bas tous les deux ?

Tu jouais, avec cette passion sincère qui t'est propre, un rôle convenant à ta nature héroïque. Les feuilles des arbres tombées sur les pavés parlaient de soleils morts, d'étés luxuriants et disparus. Tout était humide. Peut-être pleuvait-il encore. Je me mis à desseller et laver le cheval, ses sabots et tout le reste. Je le nettoyais lentement, citoyen d'entre deux mondes : celui du cheval avec ses nécessités et le tien, le tien. Le tien : carmin, fraise, nuit, baiser, crime, rideau, lit, vent, joncs, lit, plus de lit, plus de rideau, plus de désir, désir impérieux. Je ne t'ai pas appelée, mais tu es venue. Légère, sans gêne, les yeux dorés comme la paille et ce désir pressant que je n'avais jamais connu. Je ne sais pas ce que l'on avait fait de ton alezan sellé. Seulement plus tard devions-nous retrouver le calme et les chevaux. Je ne sais pas si les pavés formaient un sol facile, car ton corps brûlait gracieusement. Pourquoi m'as-tu embrassé en automne ? Tu aurais pu le faire en hiver, sur le champ enneigé, mais sur

un terrain ouvert, pas ici. Pourquoi ce baiser, pourquoi ce désir et cette urgence de l'“ ici et maintenant ”, que je n'ai pu accepter et aimer moi-même que beaucoup plus tard ?

* * *

Tentation de poète : justifier, découvrir, tenter, dramatiser, expliquer, rêver. Finalement, j'aurais dû accepter l'esclavage, me rendre à ton désir impérieux et pressant, sans chercher à te porter systématiquement, sous un quelconque prétexte, vers mon univers de torturé silencieux. Oui, tu avais les yeux propres et la force émouvante de ceux qui savent désirer sans se dire que l'odeur des chevaux est excitante ou que l'automne érotise.

Il y avait une rivière qui coulait près de la ville, une rivière comme toi sans prétention, une grande maison, un lit, ton amour qui brûlait et mon silence de ne pas chercher à te comprendre.

* * *

Tentation de poète : la grande paresse, l'ennui permanent, un sentiment de fatalité, romantique.

Et cependant, je t'ai aimée, je t'ai donné mon âme et j'ai appris à t'attendre pendant que tu créais et créais. Ta nuque inclinée et ce monde de tes réalisations dans lequel tu ne m'avais jamais défendu de rentrer, mais je n'ai pas osé le faire.

Tentatrice et excessive. Peut-être ne connaissais-tu pas plus de la vie que moi, ni moins. Je ne le sais pas, mais tu y faisais obstacle sans détour. Tu savais l'endroit exact de la caresse désirée et tu m'amenais à la réalisation sans la moindre peine. Tentatrice et excessive, encore source de rêves dans mes bras, de désirs simples et tendres, que la vie ne m'avait jamais permis de connaître.

Il y avait une rivière, une maison et un lit, un lit dur comme le chemin de pierre qui mène au paradis. Tu

ne parlais pas assez. Tu as toujours été concise bien que pas excessivement réservée. Avec toi, il n'y avait que des discours sérieux, mesurés, éblouissants, pleins de ta sagesse millénaire – il n'était pas possible que tu aies appris autant dans les années de ta vie – ou de ta passion, mais une passion sans fuite ni excès. Une passion qui laissait concentré et sans fatigue.

Je dénoue la pelote qui reste énorme en permanence et je t'écoute, une autre fois, en train de parler de Hegel, aussi lointaine que si tu donnais un cours magistral. Tu ne t'en étais jamais rendu compte, mais ton intelligence me bouleversait autant que ta sensualité de femme absolue. Je te savais aussi fidèle que mon chien, qui t'aimait autant que moi et qui te comprenait sans doute beaucoup mieux.

Je les voyais tous les deux comme des spécimens appartenant à une même classification zoologique. Vous vous disputiez comme des enfants à propos d'un croissant, il savait écouter et distinguer le bruit du moteur de ta voiture quand tu arrivais, alors il devenait fou, il ouvrait les portes et notre dame et maîtresse arrivait en inondant d'activité notre monde d'hommes solitaires et taciturnes. Alors nous étions pleins de joie.

Nous nous sommes aimés pendant longtemps. Peut-être nous aimerons-nous toujours, mais tu n'es plus. Je m'en suis allé en hiver sans prévenir de mon départ, peut-être craignant un dernier amour, un dernier désir. Tu ne t'es même pas réveillée. Comme les enfants, tu n'ouvrais l'œil que pour créer jusqu'à épuisement de ton inspiration.

Parfois, durant la nuit, tu t'échappais de mes bras qui étouffaient ta création, afin d'écrire un poème ou l'une de ces nombreuses lettres d'amour que tu m'as envoyées et que je n'ai pas su comprendre. Les choses matérielles t'intéressaient dans la mesure où elles étaient nécessaires. Tu gagnais ta vie sans ef-

fort, avec le talent naturel de ceux qui savent obtenir ce dont ils ont besoin et rien de plus. Je suis parti en hiver pour ne pas revenir, l'âme chargée de justifications et de mensonges.

* * *

Tentation de poète : savoir que tu ne m'effaceras jamais de ton corps, ni de ton âme et que, si tu aimes, ce sera seulement en essayant de te faire croire à toi-même que tu m'as oublié. Mais ce n'est pas possible. Notre amour était si long dans le temps et si court qu'il était si beau ! Pourquoi cette soirée d'automne ? Tu savais sans doute exactement ce que tu voulais...

Je crois, et c'est à ton honneur, que tu as tout essayé. Mais tu m'as demandé l'éternité et je meurs mille fois chaque jour dans mon angoisse de poète qui s'ennuie de sa paresse ancestrale et de sa façon sans brio de rassembler des étoiles et de tramer des histoires.

* * *

Tentation de poète : se souvenir du bruit du ruisseau, en l'interprétant comme un torrent de montagne et penser que tu es encore près de moi dans la voiture, enroulée dans ton épais châte blanc, alors que nous montons la côte vers le ballon d'Alsace. La route est glissante. Je te dis que nous reculons, j'essaie de te faire peur et je t'assure que, si tu ne m'aimes pas, nous allons tous à l'abîme. Je sais que tu ne veux pas partir, mais je te vois réfléchir pendant un instant, parce que le désir de partir ensemble te séduit. Tu te remémoires. Tout est blanc de neige autour de nous, il y a des sapins d'un vert éternel et tu me dis que tu m'aimes. Je comprends que tu ne le dis pas seulement, mais que tu le sens aussi. Ton désir m'enivre. Nous retournons, c'est le soir, la nuit tombe. Le chauffage central est-il très haut, ou est-ce moi qui le sens me brûler ? Nous retournons à la maison près de la rivière et je sais que tu as peur de

ce qu'un jour... Enfin, peut-être n'aurais-je pas dû te faire peur, évoquer en toi une fin où, que ce soit séparés ou ensemble, il y aurait, cependant, un mystère et une fin. Je te trouve distante. Tu me touches par ta douleur, je te console. Tu es beaucoup plus fragile que moi, parce que je t'ai toujours tenue dans mes bras. Déjà avant de naître, tu étais mienne et je ne sais pas dans quel monde nous avons demeuré, mais je t'ai reconnue dans cette soirée tiède. Ta peur me rappelle quelque chose qui est imprimé dans ma chair ou peut-être dans mon essence. Pendant cette soirée d'automne, tu es venue à moi pour demander que se poursuive une existence où nous nous sommes peut-être aimés. Je t'attire finalement dans mon rythme, je te calme, quelques larmes roulent sur ma poitrine. Peut-être vivrons-nous notre dernier amour selon ta peur, mais peut-être le premier selon ma tentation de poète solitaire, au troisième étage d'un hôtel particulier, dans un Paris sobre dont je sais qu'il te ressemble.

II

C'est le soir. Une année va-t-elle mourir ou une année va-t-elle naître ? Je te vois dans une vieille maison devant la forteresse du roi René. Tu ne peux être que toi-même. Tu n'avais pas plus de dix ans, peut-être au début du siècle, sinon un peu plus tard. Vêtue de clair, la jupe froncée. Un lacet autour de la ceinture armée d'un arc. J'avais oublié qu'une fois j'ai connu un jeu que l'on pourrait appeler "jouer à l'arc". Tu as deux grandes baguettes dans les mains. Les baguettes en se croisant et par l'impulsion que tu leur donnes, lancent l'arc très loin, vers quelqu'un que je ne parviens pas à voir. On dirait un enfant de ton âge, habillé d'un costume de marin, comme il était usuel à cette époque et dans ce milieu social.

Je t'assure que je n'imagine rien, je le vois. Je pensais qu'il serait risqué de discuter avec la petite fille, que mon inconscient se transformerait en poulain emballé. Je sais que je suis relativement seul et que la folie me tente d'une certaine manière.



Ce n'est pas que j'ai peur de te confronter, mais comment faut-il commencer ?

Le garçon te répond avec une force excessive. Ton corps s'étire, mais tu touches à peine l'arc qui roule jusqu'à mes pieds. Nous nous inclinons en même temps. Ta main droite est délicate, elle frôle presque la mienne. Nous sourions. Je te regarde, tu me regardes. Mes yeux t'envoient des gouttes de pluie, parce que tu brilles comme un caoutchouc dans ma terre lointaine, luxuriante et humide. Peut-être est-ce plus que cela, peut-être est-ce la rosée d'une aube où j'ai eu soif de te connaître, ma fleur inattendue, sans calcul, souriante et inoubliable ?

Après, tout passe si vite !... Nous jouons avec tes poupées de porcelaine dans une grande chambre aux murs tapissés de vieille soie rose. Une carpe couvre le parquet, où dominant les tons verts. Il y a une odeur de cire et de tarte aux pommes. Sur ton lit, il y a un couvre-lit difficile à décrire, qui ressemble à un gobelin, avec des raies vertes verticales et des roses. Une table de chevet avec un guéridon comme il y en a dans les chambres de petite fille, composé d'un matériau qui ressemble à du tulle – je ne m'y connais pas beaucoup en tissus – et un nœud vert fin en velours avec un petit lacet. Je reste silencieux. Je ne sais pas comment jouer avec toi. J'espère que tu me donneras un rôle, un commandement. Ce n'est pas que tu m'ignores, mais je dirais presque que tu joues toute seule.

Dans ta maison, il n'y a pas de bruit. Seulement un silence inquiétant et je ne vois personne d'autre. Le petit garçon de la rue s'est volatilisé. Tu as une maison de poupées de trois étages et environ cinq pièces par étage. Elle est illuminée. Là, il y a des personnages. Une grande cuisine économique, comme dans les temps anciens et une employée qui pétrit sans se hâter, comme si c'était pour l'éternité,

un pain de plâtre. Pardonne-moi, je n'affirme pas que le pain est fait de plâtre, je le pense simplement. Dans le salon, il y a un piano et une petite fille habillée comme toi qui a l'air de jouer les exercices de Czerny. Il y a une grand-mère qui porte des lunettes assise dans une chaise longue, dans une autre pièce du rez-de-chaussée et près d'elle une roue ; je crois qu'elle file. Les parents ne sont pas là ? Enfin, je ne les vois pas. Tu joues seule et je me sens gauche, parce que je n'ai jamais su jouer, même si je t'accompagne du mieux que je peux.

III

Arrêter de souffrir, de rêver que je vais te rencontrer à nouveau, à nouveau et à nouveau. Arrêter de cheminer, en m'absentant de moi-même pour te suivre et exiger de Dieu qu'Il m'explique pourquoi je n'ai pas su te voir, t'aimer, t'attendre, supporter la vie jusqu'à me comprendre moi-même.

La faute m'en revient beaucoup plus qu'à moitié. Je t'ai fait mal en voulant t'aider et ceci me rend triste. Les images m'échappent de notre bonheur au creux de la peine et la solitude me harcèle à chaque coin de ma chambre, de mon lit, de ma maison, de ta ville qui ne sera jamais la mienne, parce tu n'es plus. C'est une ville morte de pluie. Il n'y a pas d'oiseaux. Les arbres se sèchent de bas en haut et je sais qu'il n'y a pas de poèmes capables de me réveiller. J'ai traversé un moment pénible. J'ai imaginé que je lisais tes lettres avec cette manière que tu avais de les conclure par un : “ celle qui t'adore brutalement ”. J'ai toujours pensé que la phrase était très belle, mais elle me paraissait excessive. Maintenant je sais que c'était la vérité.

* * *

La nuit, ils mangèrent chez nous. Carlos et Ana arrivaient à peine. Je savais qu'ils viendraient. Ils avaient

la peau dorée. C'est l'été à Buenos Aires. J'ai attendu qu'ils parlent de toi. Je suppose que tu auras exposé tes tableaux à la galerie de la place San-Martin. Je ne sais pas pourquoi ils ne parlaient pas de toi, mais du Colón, de la dernière saison d'opéra, et aussi des derniers livres, des pièces de théâtre. Rien de toi. Je ne peux pas imaginer où tu te trouves. Après un moment, ils m'ont parlé de la femme d'Alberto, je ne la connais pas, mais la description répondait à la tienne.

Je te rappelle que nous vieillissons et que nous pouvons mourir. Je désirerais que nous nous enfions ensemble dans l'abîme, entourés de neige, en nous endormant de la mort douce de l'hiver.

* * *

Tentation de poète : croire que nos cœurs pourraient cesser de battre en même temps. Non, tu es plus fragile que moi. Je t'aurais survécu. “ Terrible, épouvantable ! ”, dirais-tu, en appuyant la main droite sur la poitrine, la respiration suspendue et l'horreur débordant des contours de tes yeux dorés. Dans la salle de bains, il y a une photo de toi en costume de karaté. Peut-être Ana l'a-t-elle vue, mais elle n'a fait aucun commentaire.

Je t'ai acheté une robe cérémoniale blanche. Elle se trouve dans ta commode. Moi aussi j'en ai une. Nous ne la revêtrons pas pour faire le sepuke, mais pour boire le thé et ensuite nous ferons l'amour lentement, en sentant dans les doigts l'image totale de l'autre aimé. Je sais que tu n'aimes pas les amours lentes, mais tu pourrais apprendre à te laisser contempler. Ana doit avoir compris que je t'attends. Elle regardait avec curiosité les détails de la maison, parce que j'ai naturellement tout laissé chez elle.

Tu devras simplement acheter ta mémoire pour oublier que je suis parti il y a dix ans.

Quand je suis revenu, non pas

pour rester, mais pour m'assurer que tu n'étais pas partie, tu étais partie. Tout était presque en ordre et je dis presque, parce que j'ai trouvé beaucoup de larmes que je n'ai pas eu le temps de garder encore dans des flacons fins d'albâtre égyptien. Carlos en écarta quelques-unes pour pouvoir s'asseoir et Ana me surprit quand elle en prit une dans sa main droite et me demanda à brûle-pourpoint pourquoi on les trouvait partout comme fraîchement pleurées. Je lui ai répondu qu'elles l'étaient effectivement et que je les préférais ainsi versées bien que je les voie, parfois, comme le pressentiment d'un déluge proche, qui guette.

* * *

Les murs restent blancs et ton lit – je le voudrais bien – garde quelque chose de ton parfum, comme un flacon mal fermé. Ceci concernait ta chambre. Dans la mienne, il n'y a pas d'autre parfum que celui des journaux et des vieux recueils de poèmes ou traités de philosophie, des textes qui ont une histoire, achetés où on peut les trouver, des textes rares ; hier, c'était Plutarque : *Isis et Osiris*. Une édition détaillée du XVIII^e siècle qu'un homme devait avoir lu à sa femme, peut-être la mère de ses enfants, au cours de nuits d'amour presque sereines, saintement sereines. Mon Dieu, et notre chambre ? Avec ce grand lit provenant de la grande maison près de la rivière, aussi dur que le chemin de pierre qui mène au paradis. Je ne peux pas m'abandonner dans ce lit. Ton corps me harcèle de son désir insatiable. Le lit a duré plus que notre amour. Des paroles d'imbécile ! Notre amour est immortel. Ceci est tout ce que j'ai pu comprendre en ces dix ans où je n'ai pas cessé de penser, de souffrir, de trembler, de te regretter et de faire semblant de réfléchir. Il n'y a rien que l'on puisse penser d'un dialogue aussi obscur que celui-là, qui est le mien, au cœur de cette solitude. Je dialogue avec notre amour, qui est plus fort que nous,

car c'est le seul qui me reste, puisque tu n'es pas là pour me répondre. Peut-être si nous nous re-voyons, pourrions-nous nous reconnaître. Ou peut-être es-tu morte, mais cela m'étonnerait. Tu serais venue me le dire.

IV

Avoir été cet homme étrange dont tu as cru qu'il t'avait aimée une fois, celui des voyages, celui qui ne s'arrêtait jamais si ce n'est pour te juger, entre deux avions, ou pour te donner le sentiment d'être un morceau de bois. Je ne te l'ai pas raconté, je l'ai lu dans tes cahiers de voyages. Tu as toujours tant écrit ! Je ne saurai jamais où se termine réellement la place Saint-Marc et où tu commences à rêver.

Peut-être l'as-tu rencontré pour de bon dans un carnaval de Venise. Il n'était pas italien, il était avide, du pays de l'avidité. Il voulait toujours plus, mais pas ton corps, pas ton parfum, non, il voulait quelque chose que tu n'a jamais eu, quelque chose de plus. Parfois, je pense que tu l'as quitté, parce qu'il ne te voyait pas, il voulait faire de toi un objet de création, te mettre des vêtements étranges pour satisfaire ses fantasmes et pour une raison simple que je comprends bien, tu t'es lassée, tu n'en pouvais plus. Il te transmet la peur de vieillir. Il ne te vit jamais comme tu étais avec ton âge et ta fraîcheur. Il s'était préparé à t'aimer pour l'éternité et, pour commencer à le concrétiser, il t'imaginait approchant ton premier siècle.

La bibliothèque de ta chambre était pleine de cahiers de voyages. Pourquoi ne pas les avoir amenés avec toi ?

J'ai peur d'imaginer pourquoi tu les a laissés. Je sens que tu voulais que je sache qui tu avais été auparavant. En vérité, j'aurais dû les lire systématiquement, étant donné qu'ils étaient dans un ordre strict, mais je ne l'ai pas pu. J'ai cherché ce qui

concernait le temps que nous avons passé ensemble. Les descriptions étaient précises, mais tes sentiments ! Je n'aurais jamais pu les imaginer. Savoir quelque chose de moi à travers toi me faisait si mal. Cela me déprimait tellement que j'ai fermé le cahier, je l'ai rangé et j'en ai pris au hasard un autre sur ta vie antérieure.

Et j'ai commencé à comprendre que l'on peut être condamné pour être si curieux et que ta curiosité t'avait déjà joué des tours, parce que tu l'avais suivie et que son mystère t'avait attirée.

Il t'avait fait très mal. Il était si autoritaire et jaloux qu'il t'avait privée de ta vie de famille et de relations. Il aimait tout, mais j'estime qu'il ne comprit pas qu'en t'en privant il te laissa vide, parce que tu étais beaucoup de choses et non pas cette poupée de chiffon habitée par des légumes qui t'entraînaient en pourrissant. Mais il savait si bien raconter les contes de fées, de châteaux et de princesses. À la fin de son récit, il y aurait toujours un endroit pour toi et cet endroit était celui de la domestique vêtue d'un tablier rustique, ou celui de la servante légère et sensuelle d'une auberge de campagne, où un chevalier viendrait avec son cheval se reposer dans ses bras.

V

Avoir été cet homme qui te fascinait, qui savait te raconter des histoires, voyager, voyager et te transformer en personne transhumante. Sans doute n'avait-il jamais aimé ton corps, mais seulement, parce qu'il était jaloux de toi, parce que tu lui volais le centre du monde et que tu te transformais mimétiquement en protagoniste de ses contes. Avec lui, tu n'avais pas le temps de peindre, ni d'écrire. Mais il n'a pas pu te détruire, parce que tes pensées s'envolaient très loin, au-delà de la vie.

Je le sais, il ne le sait pas. Je le sais,

parce que je te lis et je te vois fuir de ses bras de misogyne, pour te perdre dans mon imagination sur des plages lointaines, longues et dorées. Svelte et parfaite, comme cette romaine du poème d'Alfonsina Storni, pour trouver l'amour éternel, d'un amant très beau et pur comme toi, assoiffé de tendresse et de silence. Tes confidences me brisent.

Je sens tes orgasmes dans mon sexe. Je te sens le prendre pendant que je lis les confidences de tes fréquents voyages romantiques et imaginaires vers cette plage lointaine et dorée où tu te trouves avec cet amant sensuel et presque adolescent qui ne peut exister dans la réalité, mais qui est une partie de toi, la projection de ton idéal d'homme ou d'homme idéal, qui t'appartient.

Combien de souffrance cela aurait été pour une autre femme de vivre avec un homme et de ne pas le posséder. Tu t'es résignée comme la femme d'un mutilé de guerre. Mais non, tu ne t'es même pas résignée. Tu l'as simplement vécu.

En tout cas, tu avais accepté qu'il soit le dernier homme de ta vie. Je crois que tu as raison, que ton adorable " prince bleu " n'était pas si mauvais. Il était parfait, il savait tout et il avait lu tous les textes possibles sur la sexualité et l'érotisme. Il avait poursuivi tout une recherche qui l'avait conduit aussi bien à l'orgie qu'à la mystique, il avait lu des textes tantriques et d'autres du même genre pour dominer ses érections. Comme si ce réflexe pulsionnel était l'expression unique de l'être vivant mâle.

Il aurait été l'homme idéal pour une femme hystérique et glaciale, qui le séduise et lui donne l'illusion d'une passion éloignée de la réalité. Non pas pour toi, qui t'étires ardente sur le lit, sans plus de fantasme que les yeux de l'aimé. Admirant avec plénitude l'homme qui te possède, aimant fortement et accueillant avec des gémissements le plaisir partagé.

Tu me rends triste. Seule dans une piscine sur le Marmara, le cœur rêvant et le corps ardent, pendant que lui, dans sa chambre, se repose dans sa hâte de t'aimer sans passion. Il t'a aimée, je le sais, comme je t'ai aimée. Nous t'avons perdue tous les deux. Il t'a donné le meilleur et moi aussi, mais nous avons seulement été des hommes très compliqués.

La nuit, je me suis réveillé, parce que tu criais. Pardonne-moi, j'aurais dû te réveiller avec des baisers, mais je ne t'ai rencontrée ni dans ta chambre, ni dans la mienne, ni dans la nôtre. Tu fais toujours des cauchemars.

Tu m'as dit qu'il y avait un taureau qui traversait de ses cornes la porte d'un omnibus arrêté dans une gare de campagne.

VI

Te crier de ne plus te tromper. Je te vois te dresser joyeuse au paroxysme de la curiosité. Tu déchiffres la forme des nuages. Voir un couple ou une femme avec son enfant dans les bras. Je sais que tu ne l'imagines pas, parce que tu m'enseignes les formes et je ne peux pas te nier que je les vois aussi. Mais vient le vent qui sépare le couple et la mère de son enfant. Ne te trompe plus. Ne souffre pas tant, ce ne sont que des nuages. Oui, mais pas pour toi. Tu ne trouves ni un crayon, ni un papier pour immortaliser la scène. Dans ton immense sac, il n'y a pas les accessoires permettant d'immortaliser l'instant et tu pars très loin chercher cet amant parfait. Je te promets qu'il n'existe pas. Tu vas vers ta plage, cette immense plage lointaine où tu ne l'as jamais eu, parce qu'il n'a pas existé et n'existera jamais. En fait, il n'est pas de ce monde. Je ne suis jaloux de personne, mais de lui, parce que je sais que tu le vois écarter les méduses de ton chemin. Peut-être que je me trompe, mais je l'imagine comme

un adolescent, peut-être serait-ce ton propre fils, le seul être que tu n'oserais pas faire tien. Quelqu'un de beau comme toi ne peut être que ton père ou ton fils. Personne ne peut aimer autant un autre qui ne soit une partie de soi-même.

* * *

Tu me demandes ce qui se passe après la mort, si nous pourrions nous voir. Je ne le sais pas, je ne le sais pas et je te dis : " assez " et je t'oblige à revenir, mais ce n'est plus possible, parce que tu cherches la vérité, je ne peux pas te suivre et aussi je sais que je ne peux pas te laisser seule. Les champs sont jaunes, les champs de blé regorgent de grains. Deux mille ans ont passé depuis que le pharaon a rêvé des épis des sept ans d'abondance. Tous sont morts, tous cherchent la vérité et tu t'obstines à savoir. La seule chose qu'il est possible de connaître et d'accepter est que nous sommes ensemble aujourd'hui, que les vents défont les nuages et qu'un jour, je te le promets, pour que tu ne sois pas triste maintenant avec moi dans mes bras, je porterai des fleurs d'amandiers à la tombe de tes rêves, pour que tu penses que la neige est arrivée, qu'il te faut dormir et attendre le printemps pour renaître.

* * *

Il y a un cristal. La nuit devient profonde et fébrile. Nous rompons le temps et je t'aime.

VII

Savoir la vérité. Je m'interroge. Ce dimanche, tu t'es réveillée bien tôt, cherchant quelque chose que je ne voyais pas. Tu étais comme illuminée. Nous avons traversé le pont. Tu m'as amené vers la droite sans la moindre hésitation, jusqu'au numéro 19 du quai Bourbon, sur l'île Saint-Louis.

Il y avait là un hôtel particulier, c'est là qu'il se trouve toujours.

Peut-être y a-t-il toujours été, y sera-t-il toujours et peut-être y retournerons-nous ensemble de quelque manière, puisque tes pas assurés paraissent confirmer l'existence d'au moins une vie antérieure en ce lieu. Tentation d'être l'unique dans toutes tes vies. Mais cela me coûte, je doute, je ne sais pas. Comme je ne sais pas où tu te trouves et que j'ai besoin de te poser certaines questions, tu demandes davantage, à chaque fois.

Ce fut un dialogue fou. Tu parlais comme hallucinée. Je n'avais pas peur, je te suivais.

– Nous avons déjà été ici, au premier étage. C'est une nuit de fête, je regarde vers le bas. Mes escarpins sont d'un rouge profond, presque Bordeaux, et ils ont des lacets en velours, je vois la jupe au ton de mon habit de fête. Peut-être s'agit-il d'un adieu. Les murs sont d'un vert Nil.

Nous descendons, nous regardons le fleuve pour la dernière fois ce soir-là.

– Pourquoi vas-tu partir demain pour l'Amérique ?

– Qu'irai-je faire en Amérique ?

– Tu as commencé à faire quelque chose que tu dois continuer ; pour cette raison, tu repartiras. C'est ta vie, ton travail. En principe, tu reviendras et nous nous marierons en grande pompe.

– Où sommes-nous ?

– Je crois que tu es à mes côtés sur le balcon. La Seine est en crue, c'est l'été.

– Que faisons-nous ici ?

– Il faut entrer dans cette maison, il faut entrer, tu vas te rencontrer.

Je n'ai pas peur, je te suis, mais j'éprouve la même chose qu'avec cette petite fille dans la maison sans personne, quand j'espérais qu'elle me dise comment jouer avec elle. Je te suis et une petite porte s'ouvre sur le porche, débouchant sur un patio empierré, avec

beaucoup de plantes. À travers la fenêtre, je perçois des murs d'une couleur vert Nil. Nous avançons de quelques pas, c'est la fin de l'été, mais des feuilles sont déjà tombées des arbres et bientôt, au centre de la végétation ombreuse, je vois, comme née des entrailles de la terre, une statue d'aborigène avec des bras ouverts et des chaînes brisées. C'est une statue américaine.

– Que fait cette statue dans le patio du numéro 19 d'un hôtel particulier de l'île Saint-Louis ?

Tu reviens, tu me regardes en sachant que je suis bien obligé de reconnaître que tu avais raison.

– Tu vois ? C'est toi qui l'a apportée vers l'an 1900.

* * *

Je ne te réponds rien, ta fantaisie m'étonne et me réjouit, je peux, enfin, jouer avec toi ! Nous sommes tous les deux impliqués dans la même aventure et nous sortons vers la droite par une autre porte, cherchant un document dans une librairie pour apprendre quelque chose sur ce numéro 19 du quai Bourbon. Dans une petite librairie couleur d'humidité et sentant les vieux livres, nous trouvons l'information : là, résida un anthropologue français qui partit en Amérique du Sud en 1912 et ramena dans ses bagages la reproduction de la statue en question. Nulle part n'était indiquée la date de son retour, ni celle de sa mort. Ce n'est pas là matière à croire ou à ne pas croire, c'est comme l'histoire des nuages. Peut-être vois-tu des choses que je ne vois pas ou vois-tu des choses dont je n'avais même pas l'intuition et qui m'ont paru rigoureusement fausses.

* * *

La nuit est bientôt tombée. Nous cheminons en silence sur la rive gauche de la Seine. Je sentais comme toujours que tu éprouvais un certain sentiment de panique

quand la nuit approchait, qu'il fallait retourner à la maison et que la fin de la semaine se terminait brusquement et simplement pour nous, à manger comme tous les humains. Je le sentais, c'était physique. Comme si quelque chose en toi exprimait l'irréparable, l'éphémère. Alors, je voulais parler avec toi. Tu te couchais très tard, tu te mettais à peindre. Vers le milieu de la nuit, tu t'inquiétais.

* * *

Nous sortons sur la terrasse, il y avait des étoiles et ce ciel rose lumineux de Paris qui semble annoncer un passage dépourvu de sentiment tragique vers l'éternité. Je sais que tu désirais que le jour retourne bientôt.

– Tu te souviens, m'as-tu dit, de cette gare, d'une grande gare ? Tu la vois ?

– Pas très clairement (je te réponds, heureux de pouvoir, enfin, jouer ensemble).

– Souviens-toi, tu dois m'accompagner, souviens-toi, plus, plus, (tu répliques).

– C'est une grande gare, avec une coupole très haute. Comme la gare Constitución à Buenos Aires.

Il y a beaucoup de voies qui se croisent. Je sens l'odeur, souviens-toi. Je ne suis pas sûre si c'est Constitución ou Hambourg, je ne sais pas. Tu es en train de partir. Il y a un train arrêté sur le quai. Tu portes un costume fil à fil gris, croisé, et moi un habit bleu avec un plastron blanc et les cheveux courts en mèches nettement délimitées qui débordent sur les joues, sous un petit chapeau. Il y a du vent et des odeurs dans la gare. Nous sommes en l'an 1912. Je t'embrasse. Ce train te portera vers un port, Hanovre peut-être, et de là en Amérique. J'ai peur dans les tripes. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur que tu ne reviennes pas. Tu ouvres la petite porte du train au

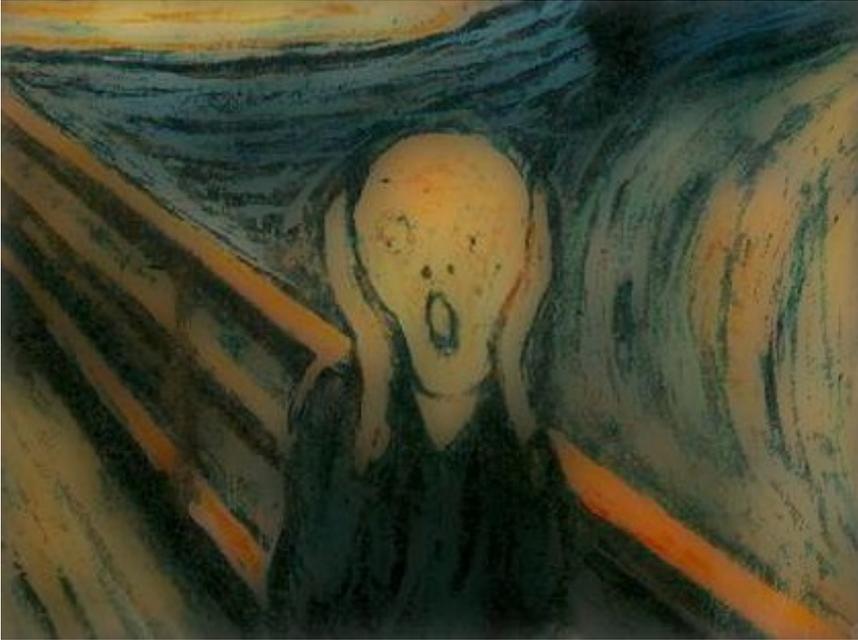
dernier moment et tu t'en vas. La gare ne s'écroule pas, mais je n'ai déjà plus de chemin de retour vers une maison quelconque.

* * *

Tentation de poète : faire que le temps s'inverse, retourner à cette nuit où nous célébrons les adieux sur le quai Bourbon et nous fondre dans les pierres des murs de la maison jusqu'à nous transformer en pierres et devenir un peu plus éternité, nous-mêmes.

VIII

Cette nuit j'ai rêvé d'un taureau qui traversait la carrosserie d'un omnibus stationnant dans un lieu que je ne connaissais pas. Mais je reviens à Carlos et Ana. La place d'un quatrième convive, qui devait arriver d'un moment à l'autre, était naturellement libre. J'ai alors affirmé que je t'attendais, que tu pouvais arriver, qu'il n'était pas possible de te chercher à l'aéroport, parce qu'on ne savait jamais ni l'heure de ton arrivée, ni le numéro de ton vol. Je leur ai raconté que tu étais dans la partie turque de l'île de Chypre, peignant la montagne des cinq doigts qui regardent vers le ciel, et que la veille dans l'après-midi, nous étions à Nicosie en train de prendre un café turc et que nous continuions à habiter près de Guernée sur la plage de Denise Keese. Mais, comme je n'avais pas la peau bronzée, Ana m'a fait remarquer que ce n'était pas possible, parce que le soleil, là-bas, est éternel. Je lui ai affirmé qu'il n'en était pas ainsi, que seuls les jasmins en fleur sont éternels, qu'à la nuit tombée, ils embaument l'air de leur parfum, que cette fois il y avait de la musique grecque sur laquelle tu avais essayé de m'apprendre à danser comme Zorba et que, pour cela, je n'avais pas bronzé, mais comme blanchi de lune.



Le cri, Edvard Munch, 1893

Je lui ai montré quelques-uns de tes projets de tableaux, surtout ceux d'avant-hier, sur la plage. Tu m'as dessiné avec un air presque fou et un chapeau de paille. On m'a dit que je ressemblais à Van Gogh. Les autres dessins représentaient le kiosque aux tentes vertes à l'endroit où, sur la plage, nous avons l'habitude de déjeuner et celui de cette femme qui se perdait vers le nord en tirant une petite fille par la main.

* * *

Vers les onze heures, je sentis qu'ils étaient inquiets ou fatigués. Ana retira tes assiettes et les plaça avec les autres sur la pile de la cuisine. Je ne leur ai pas dit, bien sûr, que le taxi était venu me chercher chez Denise Keese quand il était encore très tôt, vers les quatre heures du matin. Il y avait une brume intense, très intense. Nous avons dû traverser la fameuse chaîne de montagnes pour atteindre l'aéroport. Il y avait tant de brume ! Je ne sais pas à qui j'ai tendu le billet d'avion, mais quelqu'un l'a pris. Il y avait aussi de la brume dans l'avion. Il y avait une musique étrange, comme d'oiseaux qui se réveillent à l'aube, mais chantant à contrecœur. Qui sait comment je suis arrivé à la

maison, mais la brume est venue avec moi et les oiseaux aussi, parce que l'appartement en était plein et il y avait encore beaucoup d'oiseaux endormis dans les filets. J'ai dû ouvrir la fenêtre pour les chasser. Ils se sont envolés, finalement, dans un battement d'ailes impressionnant. J'ai dormi comme j'ai pu dans ma chambre, en essayant de récupérer de ce voyage.

* * *

Seulement le geste habituel de préparer le café et les lettres qu'on avait passées sous la porte m'ont permis de m'insérer à nouveau dans le temps. Il y en a une qui t'est adressée comme tous les mardis. Elles se sont accumulées, ici, à côté de tes cahiers. C'est quelqu'un qui ne doit pas ignorer que nous sommes ensemble et qu'encore avant-hier soir nous mangions à l'abbaye de Bella-Paesse et que tu portais le fameux habit vert corail que tu n'as jamais pu enlever. Je ne comprends pas cette histoire, mais ce vêtement semble fixé à ta peau. Comme des ailes, tu entres avec lui dans la mer, quand tu sors, il est collé à ton corps et, quand tu avances de deux pas au milieu des jasmins, il paraît sécher, s'ouvrir et resplendir comme une fleur inflé-

trissable, alimentée par une source d'éternité.

J'ai fermé la porte derrière Ana et Carlos, j'ai pu vérifier que les fenêtres étaient bien fermées, qu'il n'y avait pas de brume, ni d'oiseaux dans les filets. J'ai marché sans but l'espace de quelques pas et une voix en moi a demandé : " et maintenant quoi ? "

* * *

La tapisserie de l'entrée se dégrade. Tu devras la faire réparer ou la changer. Je ne sais pas pourquoi elle s'est tant dégradée ; il n'y a pas beaucoup de gens qui entrent et sortent. Peut-être est-ce moi qui inflige des va-et-vient à cette tapisserie près de la porte d'entrée ?

Je n'avais pas envie de me mettre à lire. Ni même de mettre de la musique, parce que tout bruit me dérangeait, toute sonorité qui ne soit pas ta respiration ou la mienne. Tu t'es endormie très tôt, mais j'ai pensé que tu ne dormais pas, que tu pensais, en silence, immobile, pour ne pas me déranger ou m'inquiéter, parce que mon lit est trop petit pour contenir ce corps surdimensionné qui est le tien.

Je retourne à mon rêve. Cette image, que veut-elle dire ? Ce taureau chargeant l'omnibus rempli de touristes sans âme, sans touristes et stationné dans une gare poussiéreuse d'où je ne suis jamais sorti et où je ne pourrai jamais aller, parce que je ne la connais pas ?

IX

Alternative possible :

Accepter ta proposition d'éternité...

Écrit à Paris, le 21 mars 1994.

**Graciela PIOTON-CIMETTI de
MALEVILLE**

Docteur en psychologie clinique
Psychanalyste, sociologue,
sophrologue
Chevalier de la Légion d'honneur



Hervé BERNARD

Ingénieur

DOULEUR

Mon père est parti le 30 mai 2016 à 21h32 devant moi, dans son lit de la maison de retraite, où il était entré en début d'année. Depuis cet instant je me pose la question : « Quelle est ma douleur ? », « Est-ce que je ressens de la douleur ? », sans parvenir à une réponse, voire des réponses claires.

La réponse ne me semble pas en effet évidente, n'ayant jamais été confrontée jusqu'à maintenant à la perte d'un être peut-être suffisamment proche et cher.

Je peux refaire l'histoire de tous les événements qui ont abouti à cet instant, ce soir de ce 30 mai où j'ai dû revenir de Paris dans les Deux-Sèvres, ce jour-là en particulier sous des trombes d'eau, après qu'une infirmière, Marie-Hélène, dont je tiens à saluer le professionnalisme et la compétence, m'ait prévenu dans l'après midi : « Je vous appelle, ... car je ne sais pas si votre père sera là demain matin », sans plus de précision. Comme je m'étais préparé à cette éventualité depuis ces derniers jours, même si ce jour-là j'étais occupé à organiser et participer à un événement très important, que je préparais depuis des mois avec la petite équipe dont je fais partie. Je décide de partir sur le champ, d'abord rejoindre mon domicile, puis prendre quelques affaires pour rejoindre la maison de retraite de mon père, à plus de 300 km de Paris.

Pourquoi ce thème pour la lettre de SOS Psychologue arrive-t-il comme à point nommé ? Pour me placer, probablement, en face du thème de la douleur, sachant que je crois peu au hasard, mais que les choses, les événements, les êtres répondent à un ordre supérieur, largement inconscient.

Même s'il est difficile de définir un point de départ à cette histoire, car pour tout comprendre il faudrait embrasser l'histoire complète des protagonistes et sans doute celle de leur famille, et pourquoi celle de l'humanité. Néanmoins je pense que l'histoire est plus particulièrement marquée par un certain nombre d'événements, de repères, qui structurent plus que d'autres la suite des événements.

Je pense que le départ de ma mère il y a 4 ans, à l'issue malheureusement irrémédiable d'une longue maladie, comme on dit pudiquement, a été le point de départ, l'élément déclencheur, qui a orienté, structuré et accéléré la suite.

Mon père m'avait peu dit après cette époque qu'il lui restait trois choses à faire dans sa vie, puis il partirait :

- réaliser un acte de mémoire vis-à-vis d'un cousin très proche, malheureusement mort dans les derniers jours de la 2ème guerre mondiale, fusillé par les allemands et qui avait, quelques mois auparavant, écrit une lettre à ses parents où il expliquait sa foi de partir pour sauver la France mais surtout s'excusait à l'avance de devoir leur causer de la peine s'il venait à disparaître,
- terminer l'écriture d'un dernière ouvrage, dans le domaine de para économie, afin de proposer des idées simples et réalisables pour lutter contre la crise économique,
- terminer un blog qu'il avait créé dans ce même domaine, en complément des ouvrages déjà écrits.

Ces tâches à faire ont parfaitement mobilisé les forces de mon père dans les mois qui ont suivi la disparition de ma mère, sur une période de deux ans environ, ses forces physiques, son attention intellectuelle, son temps, sa motivation, ... c'est-à-dire son désir de continuer à vivre. Alors

que dans le même temps, sa nature solitaire et son souci d'atteindre ses objectifs sans se laisser distraire l'ont amené rapidement à une situation de solitude, avec très peu de contacts avec la famille, les amis et ses camarades d'armes. La seule distraction qu'il s'accordait consistait à passer en revue les souvenirs photographiques familiaux depuis environ 60 ans.

Une fois que ces trois objectifs ont été atteints, notamment le premier par l'apposition d'une plaque commémorative à Boismé le 18 octobre 2014, son état physique et sa motivation ont progressivement et régulièrement décliné, les promenades à pied devenant plus courtes, les parcours en voiture plus rares, les accidents de santé plus nombreux (chutes, malaise cardiaque, séjours en hôpital et soins de suite). Également dans le même temps la pression de personnes proches, dont je ne fais pas partie, l'a incité à envisager, puis de décider à entrer dans une maison de retraite, qui, pour eux, n'était que la seule solution possible pour régler ses difficultés d'autonomie physique.

Enfin après deux mois de réflexion et de doute, sans jamais demander son avis à son entourage, car cela n'était pas sa nature, ayant toute sa vie décidé seul de la marche à suivre, il envisage de prendre sa décision d'y entrer, repoussant cette échéance plusieurs fois. C'est de sa propre initiative qu'il décide à Noël 2015 d'annoncer lors d'un entretien à la maison de retraite sa décision de postuler à une place. Une place se libérera fin février 2016.

Néanmoins rapidement après son entrée, au bout de quelques semaines il manifeste sa déception sur son impression générale de la maison de retraite, pourtant renommée dans la région : il est choqué par le spectacle des personnes très âgées qui y vivent, leur degré de dépendance, la quasi impossibilité d'un échange intellectuel avec elles, contrairement à ce qu'il aurait aimé y trouver. Si bien qu'au bout d'un mois, non sans avoir

prévenu avec politesse tous ses voisins de couloir, il décide de ne plus prendre ses repas en commun avec les autres pensionnaires, pour se retirer dans sa chambre et ne plus avoir à subir ce spectacle.

Un événement va couronner sa certitude d'avoir fait une erreur en entrant dans une maison de retraite, ce sera ce que j'appelle « l'épisode de la Boule d'Or ». En fin d'après midi du 14 avril je reçois un appel de la maison de retraite, m'informant que mon père a été vu, à l'extérieur, arrêter une voiture en pleine rue pour faire du stop, et que la gendarmerie a été prévenu pour pouvoir le retrouver. Par mon réseau je ne parviens pas à trouver quelqu'un qui l'aurait aperçu « est-il revenu à Boismé dans la maison de son enfance ? Est-il parti faire un tour à Bressuire, pour une course essentielle pour lui, s'est-il rendu dans un restaurant ? ». Environ deux heures après, la maison de retraite me rappelle m'informant que les gendarmes ont retrouvé mon père et qu'il a été ramené à la maison de retraite, un peu comme si on ramenait un prisonnier à la prison. Le nom de la Boule d'Or est évoqué dans les échanges, sans que je ne sache encore maintenant dans quel sens exactement : c'est un hôtel et un restaurant renommés à Bressuire où mon père allait dîner de temps en temps il y a encore six mois, en prenant un taxi.

S'en suivra un séjour de dix jours à l'hôpital, sans doute par précaution médicale, puis un retour à la maison de retraite. A partir de ce moment son comportement se radicalisera : il décidera de ne plus du tout sortir de sa chambre et fera la grève de la faim. Par pudeur je n'ai jamais voulu lui demander des explications ou tout simplement des précisions, sachant que s'il voulait me parler, il le ferait de son initiative et dans le cas contraire cela signifiait qu'il ne voulait rien dire et qu'il ne servirait à rien de le faire parler, il se fermerait complètement. En fait il en parlera peu après indirectement, au cours des innombrables visites que j'ai pu faire ou de mes appels téléphoniques en

mai, en manifestant verbalement son extrême abattement moral, alors qu'il n'a jamais été, de toute sa vie, habitué à faire ce genre de confidences. Cette simple sortie, même s'il avait oublié de prévenir la maison de retraite, était un acte de liberté, que rien ou personne n'étaient en droit de lui refuser.

Je suis très triste de cette fin de vie, que personne ne peut ou ne doit mériter, quelle que soit son histoire, ses relations avec ses proches, ses réussites et ses erreurs. Même si quelque part il était prêt à partir, car en accord avec son désir de finir d'accomplir ce qu'il lui restait à réaliser, conformément au chemin de vie qu'il avait choisi, son entourage en a précipité l'issue par une entrée prématurée dans une maison de retraite, qui a fonctionné comme une « machine administrative » où il est devenu un pion qui avait perdu son existence. Je n'en veux pas à la maison de retraite, mais à la série d'événements qui l'ont précédé et qui ont fonctionné comme un piège à son encontre qu'il n'avait pas soupçonné et auquel il pensait pouvoir être libre d'échapper.

Son corps physique a préféré partir face à cette situation profondément attristante.

Hervé BERNARD



Claudine THOMAS

DOULEUR

Qu'est-ce que la douleur ?

J'avoue qu'il m'est difficile de faire la différence entre la douleur et la souffrance.

La douleur peut être à la fois physique et morale, un ressenti dans son corps et une expérience émotionnelle liée à un ou plusieurs traumatismes.

Je veux exprimer ici l'horreur de la situation qui est la mienne car tant

de gens sont véritablement malades.

Dans mon processus hystérique toutes mes douleurs, quelles qu'elles soient, s'expriment à travers mon corps.

La douleur accumulée est un véritable champ d'énergie négative qui habite mon corps et mon mental.

Alors je demande, je supplie que cela s'arrête, de pouvoir enfin trouver la paix.

Le corps en souffrance est prêt à sortir de son état latent lorsque l'on est confronté à des scénarios du passé, tels qu'une perte, un abandon.

N'importe quoi peut servir de déclencheur, tout ce qui fait écho à un scénario douloureux de notre passé.

Nous devons absolument nous libérer de ce processus et pour cela, accéder au pouvoir de l'instant présent, être conscient, agir de façon à donner un sens à notre vie.

A ce moment là, la douleur du passé peut se dissiper, voire disparaître.

Fait à Chessey, le 26 Juin 2016

Claudine THOMAS



Philippe DELAGNEAU
Ingénieur

LA DOULEUR

Ce qui me préoccupe au commencement pour travailler ce thème, est son apparente similitude avec un autre terme qui est celui de la souffrance.

Intellectuellement, ces termes me semblent synonymes mais cette réponse ne me satisfait pas, ne répond pas à un ressenti.

Ils semblent partager un même monde et ensuite se distinguer, donnant une représentation plus subtile d'un autre monde.

La douleur apparaît comme une

réponse immédiate et soudaine à un événement traumatique corporel ou émotionnel. Le choc passé, une certaine paix apparente s'installe, nécessaire à la continuité de la vie, à notre équilibre psychique, mais est-ce la paix ?

Tout semble aller vers l'apaisement, même relatif. Le corps retrouve une sérénité, son intégrité à travers des soins appropriés.

Il semble étrange à ce propos de remarquer que notre fonction intellectuelle semble indifférente, non concernée, déléguant cette prise en charge par nos autres fonctions.

Mais quand est-il de l'émotionnel ? La vie continue mais peut-être avec un émotionnel blessé à mort, traumatisé pour le temps qu'il lui reste à vivre.

Sur sa blessure encore ouverte, la douleur que l'on croyait apaisée prend une autre forme, se transforme imperceptiblement en une souffrance contaminant peu à peu l'être dans sa totalité.

La personnalité en est modifiée, les attitudes, les positions changent, une aigreur incomprise, incommunicable s'installe.

* * *

L'horreur de la situation intervient lorsque ce processus frappe une personnalité endormie à ses propres manifestations, une personnalité sans repère, sans référence. Elle ne voit pas ni ne ressent la transformation, elle ne voit pas le sacrifice offert à une souffrance incomprise.

* * *

Voilà le risque que nous avons pris et que nous prenons à vouloir n'entendre que des discours tapageurs et répétés sur un soi-disant monde meilleur, un nirvana existant en dehors de nous, autour de nous, mais pas en nous, un discours qui répand sur notre conscience la poudre d'endormissement d'un conte à dormir debout.

* * *

Cherchons à comprendre ce que nous manifestons, écoutons et acceptons avec notre instinct les messages qui nous dérangent, frappons aux portes pour y recevoir des réponses !

Cherchez et choisissez d'abord une porte qui s'ouvre avec amour. Choisissez une personne pour vous accompagner dont vous sentez cette capacité d'accueil et d'amour, plus que la capacité du savoir.

* * *

Mais si vous trouvez en la même personne cette capacité d'amour et de savoir, ne manquez pas ce rendez-vous avec vous-même, ne manquez pas l'opportunité de la rencontre et d'un chemin d'évolution possible.

* * *

Remerciez ce qui émane silencieusement de vous et qui vous relie à cette personne, croyez en cette étoile inexplorée qui brille au firmament de votre vie.

Cherchez et trouvez l'amour conscient.

Chessey, le 28 juin 2016

Philippe DELAGNEAU

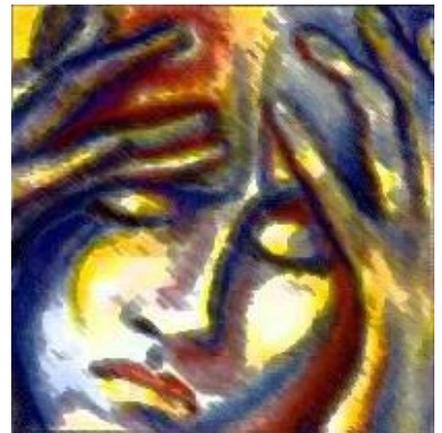


Graciela
PIOTON-CIMETTI
de MALEVILLE
Psychanalyste

EDITORIAL

La conception que el hombre tiene de su destino, así como la idea pobre y miserable ó profundamente bella de su vida determina el carácter de sus otros sentimientos, de sus actos y de los valores de su existencia.

Esos valores hacen de él un ser preparado al esfuerzo, a la acción y capaz de aportar fervor en sus interminables meditaciones tanto como quejas y desencanto que son como cadenas pesadas para sus días



sombrios, dolorosos y estériles.

* * *

Algunas personas están convencidas que la suma de alegrías y de penas es la misma para todos.

* * *

Pero lo esencial no es de matar el tiempo pero de destruir el escepticismo en todas sus formas y de convencerse firmemente que la vida y el dolor tienen un sentido que nos permitirá de elevarnos espiritualmente.

Graciela PIOTON-CIMETTI de
MALEVILLE

INTRODUCCION A TENTACIÓN DE POETA

Este libro de cuentos me fue encargado por la Sorbona en el año 1996 para ser trabajar en su programa de lenguas clásicas en francés y en español.

Elegí este cuento para hablar del dolor de un proyecto de vida en pareja no realizado por la fragilidad de uno de los protagonistas incapaz de ir más allá de los límites de lo no dicho y de la realidad aparente.

* * *

Aprecio profundamente esos dos personajes que me llevan a trabajar en profundidad y a depasar los límites de la estructuración de mi

pareja interior “animus/anima”.

* * *

Se hace visible en este cuento la diferencia entre la manifestación de esa “anima” sensible y soñadora y ese “animus” prometedor pero todavía balbuceante e incapaz de expresarse que por el dolor y la nostalgia de lo no vivido y perdido.

TENTACIÓN DE POETA

I

Alcohol, sueño, sí, sueño soñar mucho, hasta que los párpados se caen en una turbia soledad de besos no dados, fuertemente imaginados. Pasión sin resolución ni objeto en una noche larga de un suntuoso departamento, erguido sin miedo en un tercer piso de un hotel particular perteneciente a un aristócrata sin rey que, cansado de esperar que el soberano vuelva, cedió paso al poeta para él mismo morir sin heroísmo en un lecho con historia. Sueño del poeta, pasos leves de la amada sin nombre, cartas desmanteladas en un exceso de recuerdos y en medio de ese tráfigo de formas que alucinan y tientan y se acercan, el fragor de una tormenta más que meridional en un París sin tiempo, que ni siquiera atina a desbocarse. Sobrio como la muerte. Tentador como el infierno de Dante. Exquisito como tu amor que busco en alguna parte, mientras la fatiga me estropea las entrañas y quiero soñarte y me cuestan tanto porque tu eres sobria como la ciudad, pero tentadora como el infierno y aún más frágil, mucho más frágil que yo, que llevo siglos de soñarte y de tenerte entre mis brazos, mientras mis pensamientos te imaginan poseedora de esos tus ojos tan largos como los de la mujer del poema de Neruda.

Yo te conocí y fuiste más mía que mi vida. Tentación de poeta: frustrado y solitario, contemplando tu

nuca inclinada sobre tu creación. No hubiera podido turbarte. Lo tenías todo en tu insólita cabecita redonda y aniñada, que no se terminaba nunca porque tus pelos no cesaban jamás. Revueltos, dispersos, ordenados. Una extraña pulcritud de oro a mil quilates exaltaba esa increíble prolongación de tus austeros e inteligentes pensamientos de mujer eternamente virgen. No, fue demasiado, siempre tenías algo que hacer, que concebir, que crear y de pronto te estirabas sedienta de deseo sobre el lecho pidiendo como si nunca hubieses estado ausente.

* * *

Tentación de poeta: comprenderte porque aún hoy no te comprendo y vuelvo a deshacer el inmenso ovillo que juntos manejamos. Te conocí en otoño. Tenía yo tantos años como tú, pero mil más, mil más de soñarte. Te habían ensillado un alazán y yo volvía de campo abierto, el caballo tan sudado como mi alma de soñador impenitente. Era casi noche. ¿Qué hacíamos los dos allí?

Jugabas con esa pasión sincera que te caracteriza, un rol que convenía a tu heroica naturaleza. Las hojas de los árboles caídas sobre el pavimento hablaban de soles muertos, de veranos lujosos y destruidos. Todo estaba húmedo. No se, tal vez, llovía. Yo me puse a desensillar y limpiar el caballo, sus cascotes y todo lo demás. Yo lo rasqueteaba lentamente, ciudadano entre dos mundos: el del caballo con sus necesidades y el tuyo, el tuyo, el tuyo: carmín, fresa, noche, beso, crimen, cortina, lecho, viento, tules, lecho, más lecho, más cortina, más deseo, imperioso deseo. Yo no te llamé, viniste. Rauda, sin empacho, los ojos dorados como el pienso y esa manera de desear de urgencia que yo nunca había conocido. No se qué se hizo de tu alazán ensillado. Sólo más tarde recuperaríamos el aliento y los caballos. No se si los adoquines estaban fríos porque tu cuerpo quemaba graciosamente. ¿Por qué

me abrazaste en otoño? Hubieras podido hacerlo en invierno, sobre el campo nevado, pero en campo abierto, no allí. ¿Por qué ese beso y ese deseo y esa urgencia del aquí y ahora, que sólo mucho más tarde pude aceptar y desear y amar yo mismo?

* * *

Tentación de poeta: justificar, descubrir, intentar, dramatizar, explicar, soñar. Finalmente hubiera sido necesario aceptar la esclavitud, rendirme a tu deseo imperioso, a tu urgencia, sin intentar llevarte sistemáticamente, aludiendo razones, hacia mi mundo de torturado silencioso. Sí, vos tenías los ojos limpios y la fuerza estremecedora de los que saben desear sin más trámites, sin decirse que el olor de los caballos es excitante o que el otoño erotiza.

Había un río cerca de la ciudad, un río sin pretensiones como vos y una casa grande y un lecho y tu amor que quemaba y mi silencio de no intentar comprenderte.

* * *

Tentación de poeta: la larga pereza, el aburrimiento permanente, una fatalidad sin vida, un romanticismo sin fronteras.

Y sin embargo te quise y te di mi alma y aprendí a esperarte mientras creabas y creabas. Tu nuca inclinada y ese mundo de tu realización en el que si bien no me impediste penetrar, yo no osé hacerlo.

Tentadora y excesiva. Tal vez, no supieras de la vida más que yo, ni menos. No lo se, pero la maneabas sin ambages. Sabías el sitio exacto de la caricia deseada y me llevabas hacia la realización sin pena alguna. Tentadora y excesiva, fuente de sueños aún entre mis brazos, de deseos simples y tiernos, que jamás antes la vida me llevara a conocerlos.

Había un río y una casa y un lecho, un lecho duro como el camino empedrado que lleva al paraíso. No

hablabas demasiado. Siempre fuiste escueta aunque no reticente. Contigo no había sino discursos serios, medidos, deslumbrantes, de tu sabiduría milenaria —no era posible que hubieras aprendido tanto en los años de tu vida— ó la pasión, pero una pasión sin fuga ni exceso. Pasión que dejaba absorto y sin fatiga.

Desenredo el ovillo sin que él pueda dejar de ser enorme y te escucho otra vez discutiendo de Hegel, tan lejana como en un estrado magistral. Nunca lo percibiste, pero tu inteligencia me estremecía tanto como tu sensualidad de mujer absoluta. Te sabía tan fiel como a mi perro, mi perro que te amaba tanto como yo y te entendía sin dudas mucho más.

Yo los veía a los dos como miembros pertenecientes a una misma clasificación zoológica. Discutían como niños por una medialuna y él sabía escuchar y diferenciar el ruido del motor de tu auto cuando llegabas y se volvía como loco y abría las puertas y nuestra dueña y señora llegaba inundando de actividad nuestro mundo de hombres solitarios y taciturnos y de amor también. Entonces, nos volvíamos alegres.

Nos amamos mucho tiempo. Tal vez, nos amaremos siempre, pero ya no estás. Yo me fui en invierno sin anunciar mi partida. Tal vez, temeroso de un último amor, de un último deseo. Ni siquiera te despertaste. Como los niños sólo te despertabas para crear hasta el agotamiento de tu inspiración.

A veces, durante la noche, escapabas de mis brazos que ahogaban tu creación, para escribir un poema o una de esas tantas cartas de amor que me enviaste y que yo no supe comprender. Las cosas materiales te interesaban sólo lo necesario. Ganabas tu vida sin esfuerzo, con el talento natural de los que saben obtener lo que necesitan y no más.

Me fui en invierno, cargada el alma de justificaciones y mentiras para no volver.

* * *

Tentación de poeta: saber que nunca me borrarás de tu cuerpo, ni de tu alma y que si amas sólo será tratando de hacerte creer a vos misma que me has olvidado. Pero eso no es posible. ¡Nuestro amor fue tan largo en el tiempo y tan corto de tan bello! ¿Por qué ese atardecer de otoño? Sabías sin duda exactamente lo que querías...

Creo, en tu honor, que lo intentaste todo. Pero me pediste la eternidad y yo muerdo mil veces cada día en mi angustia de poeta que se aburre de su pereza ancestral y de su manera sin brío de juntar estrellas e hilvanar palabras.

* * *

Tentación de poeta: recordar el ruido del riacho, interpretándolo como un torrente de montaña y pensar que aún estás conmigo, envuelta en tu espeso chal blanco, junto a mí en el auto, subiendo la cuesta hacia el balón de Alsacia. La ruta está resbaladiza. Te digo que retrocedemos, trato de darte miedo y te aseguro que si no me quieres partiremos juntos al abismo. Se que no quieres partir, pero te veo reflexionar un instante, porque el deseo de partir juntos te seduce. Recapacitas. Todo está blanco de nieve en torno y hay pinos de un verde eterno y me dices que me quieres. Comprendo que no sólo lo dices sino que también lo sientes. Tu deseo me embriaga. Volvemos, es la tarde, anochece, la calefacción está muy alta, ¿o soy yo que la siento quemarme? Y volvemos a la casa junto al río y se que tienes miedo de que un día... En fin, tal vez, yo no hubiera debido darte miedo. Evocar en ti un final en el que separados o juntos sería, sin embargo, un misterio y un final. Te encuentro misteriosamente distante. Me tocas con dolor, te consuelo. Eres mucho más frágil que yo, porque yo siempre te tuve entre mis brazos. Aún antes de nacer ya fuiste mía y no se en que mundo nos dejamos, pero te reconocí en

ese anochecer tibio. Tu miedo me recuerda algo que está impreso en mi carne o, tal vez, en mi esencia. Esa tarde de otoño viniste a mí a reclamar la continuación de una existencia en la cual, tal vez, ya nos hayamos amado. Te atraigo al final hacia mi ritmo, te calmo. Hay algunas lágrimas que ruedan sobre mi pecho. Tal vez, sea este nuestro último amor según tu miedo, pero, tal vez, el primero según mi tentación de poeta solitario, en un tercer piso de un hotel particular, en un París sobrio que se te parece.

II

Es el atardecer. ¿Un año va a morir o un año va a nacer? Hay una casa antigua frente a la fortaleza del rey René y te veo. No puedes ser sino tu. No más de diez años, pero, tal vez, a comienzos del siglo, si no más. Vestido claro, fruncido. Un lazo en torno de la cintura y del pelo y un arco. Había olvidado que alguna vez supe de un juego que, tal vez, se llamaba «jugar al arco». Tienes dos varillas largas en las manos. Las varillas al cruzarse y por un impulso que viene de vos, lanzan el arco hacia alguien, más lejos, que no alcanzo a ver. Tal vez, sí, me parece un niño, tal vez, de tus años, con traje marinero, tan usual en estos tiempos y en ese medio.

Te aseguro, nada imagino, lo veo. Pensé que sería arriesgado dialogar con la niña, que mi inconsciente se volvería un potro desbocado y que se que estoy relativamente solo y que la locura me tienta en cierta forma. No es que tenga miedo de enfrentarte, pero cómo empezar. El muchachito te responde con apenas excesiva fuerza. Tu cuerpecito se estira, pero a penas tocas el arco que rueda hasta mis pies. Nos inclinamos al mismo tiempo. Tu mano derecha es pequeña y delicada y casi roza la mía. Sonreímos. Te miro, me miras. ¿Mis ojos te envían gotas de lluvia porque brillas como una planta de gomero en

mi tierra lejana, lujuriosa y sedienta?

Tal vez, más que eso; tal vez, sea el rocío de un amanecer en el que yo estuve hambriento de conocerte, mi flor inesperada y no calculada sonriente y recordable.

Después todo pasa tan rápido... Jugamos con tus muñecas de porcelana en una gran habitación de paredes tapizadas en seda rosa viejo. Hay un tapiz que cubre el parquet, dominan los tonos verdes. Hay olor de cera y de tarta de manzanas. Sobre tu lecho hay un cubrecama difícil de describir porque parece un gobelino. Hay rayas verdes verticales y rosas y una mesa de luz con un velador de cuarto de niña, algo como de tul – no soy bueno definiendo telas– pero hay un fino lazo verde en terciopelo con un moñito juguetero. Yo me quedo callado. No se cómo jugar con vos. Espero que me des un rol, una orden. No me ignoras, pero casi diría que juegas sola.

En esa, tu casa, no hay ruido. Hay un silencio inquietante, no veo

otras gentes. El muchachito de la calle se esfumó. Hay una casa de muñecas con luz y tres pisos y como cinco cuartos por piso. Allí sí hay personajes. Una gran cocina económica, como en los viejos tiempos y una empleada que amasa sin apuro y por la eternidad, un pan de yeso. Perdóname, no te digo que el pan está siendo hecho con yeso, lo pienso simplemente. En el salón hay un piano y una niña vestida como tú que parece estar tocando los ejercicios de Czerny. Hay una abuela con lentes en un sillón hamaca, en otro cuarto de la planta baja. Cerca de ella hay una rueca y creo que está hilando. ¿Los padres no están? En fin, que no los veo. Estás jugando sola y yo me siento torpe porque nunca supe jugar, pero te acompañé como puedo.

III

Dejar de sufrir, de soñar que voy a encontrarte otra vez y otra vez y otra vez. Dejar de caminar, ausentándome de mí mismo para se-

guirte y exigirle a Dios que me explique por qué no supe verte, amarte, esperarte, aguantar hasta entenderme a mí mismo.

Tuve mucho más que la mitad de la culpa. Te hice mal queriendo ayudarte y eso me pone triste y se me escapan las imágenes de nuestra felicidad en el hueco de la pena y la soledad que me acosa en cada rincón de mi cuarto, de mi lecho, de mi casa, de tu ciudad que no será nunca la mía, porque ya no estás. Es una ciudad muerta de lluvia. No hay pájaros. Los árboles se secan de abajo hacia arriba y se que no hay poemas que me despierten. Tuve un momento duro. Imaginé que estaba leyendo tus cartas y esa manera que tienes de cerrarlas diciendo: «quien brutalmente te adora». Siempre pensé que era bellísima la frase pero me parecía excesiva. Ahora se que era verdad.

* * *

Anoche estuvieron comiendo en nuestra casa. Carlos y Ana, llegaban apenas. Sabía que vendrían. Tenían la piel dorada. Es verano en Buenos Aires. Venían de un enero en Miramar. Esperé que hablaran de vos. Supongo que habrás expuesto tus cuadros en la galería de plaza San-Martín. No se por qué no hablaban de vos, pero sí del Colón, de la última temporada de ópera, y también me contaron sobre los últimos libros y las piezas de teatro. Nada de vos. No puedo imaginar dónde estás. En un momento hablaron sobre la mujer de Alberto, no lo conozco pero la descripción respondía a la tuya. Te recuerdo que estamos envejeciendo y que podemos morir. Desearía que nos hundiéramos juntos en el abismo, cercados de nieve, durmiéndonos de la muerte dulce del invierno.

* * *

Tentación de poeta: creer que nuestros corazones pudieran cesar de latir al mismo tiempo. No, tú eres más frágil que yo. Yo te hu-



quiera sobrevivido. «¡Terrible, espantoso!», como dirías vos apoyando la mano derecha sobre tu pecho, suspendida la respiración y el horror desbordando de los límites de tus ojos dorados. Hay una foto tuya en el cuarto de baño con tu traje de karate. Tal vez, Ana lo haya visto, pero sin hacer comentarios.

Te compré una bata ceremonial blanca. Está en tu cómoda. Yo también tengo una. No las vestiremos para hacer sepuku, sino para beber té y después haremos el amor lentamente, sintiendo en los dedos la imagen total del otro amado. Ya se que no te gustan los amores lentos, pero podrías aprender a dejarte contemplar. Ana debe haber comprendido que te estoy esperando. Miraba con curiosidad los detalles de la casa, porque naturalmente todo lo he dejado en su lugar.

Sólo tendrías que comprar tu memoria para olvidar que me fui hace diez años.

Cuándo volví, no para quedarme sino para estar seguro de no habías partido, te habías marchado. Todo estaba casi en orden y digo casi porque encontré muchas lágrimas que aún no he tenido el tiempo necesario de guardar en finos frascos de alabastro egipcio. Carlos apartó algunas lágrimas para poder sentarse y Ana me sobresaltó cuando tomando una en su mano derecha me preguntó sin vueltas por qué estaban por todos lados como recién lloradas. Yo le respondí que eran recién lloradas y que yo las prefería así desparramadas aunque a veces las veo como el presentimiento de un diluvio que está próximo, que acecha.

Las paredes siguen blancas y tu lecho —quisiera yo— guarda algo de tu perfume, como si fuera un frasco mal cerrado. Y eso hablando de tu cuarto. En el mío no hay más perfume que el de los diarios y viejos libros de poemas o filosofía, textos raros, con historia, comprados donde pueden encontrarse, ¡textos

raros!; ayer, era Plutarco: Isis y Osiris. Una prolija edición del siglo XVIII que un hombre debe haber leído a su mujer, tal vez, la madre de sus hijos, partes de ese texto en noches de amor casi serenas, santamente serenas. ¡Dios! ¿y nuestro cuarto? Con ese gran lecho que vino de la casa grande junto al río, tan duro como el camino empedrado que lleva al paraíso.

No puedo abandonarme en ese lecho. Tu cuerpo me acosa con su deseo insaciable. El lecho ha durado más que nuestro amor. Palabras de idiota. Nuestro amor es inmortal. Eso es todo cuanto pude comprender en estos diez años de distancia, en los que no he dejado de pensar y sufrir y temblar y añorarte y hacer simulacro de reflexionar. No hay nada sobre lo que se pueda reflexionar en un diálogo tan oscuro como este mío, en esta soledad. Yo dialogo con nuestro amor, que es más fuerte que nosotros, porque como no estás para contestarme, es lo único que me queda. Tal vez, si volviéramos a vernos, pudiésemos no reconocernos. O, tal vez, estés muerta, pero eso me extrañaría porque hubieras venido a contármelo.

IV

Haber sido ese hombre extraño que creíste te había amado una vez, el de los viajes, el que no se detenía nunca sino para juzgarte, entre dos aviones o para hacerte sentir como un trozo de madera. No me lo contaste, lo leí en tus cuadernos de viajes. ¡Siempre escribiste tanto! No sabré nunca dónde se termina en realidad la plaza San-Marcos y dónde comienzas tú a soñar.

Tal vez, sea cierto que lo encontraste en un carnaval de Venecia. No era italiano, era árido, sí, del país de la aridez. El quería siempre más, pero no tu cuerpo, no tu perfume, no, él quería algo que nunca tenías, algo más. A veces pienso que lo dejaste porque no te veía, él

quería crear sobre ti, ponerte ropas extrañas para satisfacer sus fantasmas y por un hecho simple que yo bien comprendo, te hartaste y no pudiste más. El te dio miedo de envejecer. Nunca te vio cual tú eras con tu edad y tu frescura. Se había preparado a amarte por la eternidad y entonces para empezar a hacerlo se imaginaba tal como serías al pisar tu primer siglo.

La biblioteca de tu cuarto está llena de cuadernos de viaje. ¿Por qué no los llevaste contigo?

Tengo miedo de imaginar por qué los dejaste. Siento que querías que yo supiera quién habías sido antes de mí. En verdad debería haberlos leído sistemáticamente, dado que estaban en estricto orden, pero no pude. Busqué nuestro tiempo juntos. Las descripciones eran precisas. ¡Pero tus sentimientos! Nunca pude imaginarlos. Saber de mí a través tuyo me hacía tanto mal, me descompensaba tanto que lo cerré y lo guardé y tomé al azar ese otro cuaderno de tu vida anterior.

Y empecé a saber que uno puede condenarse de tanto ser curioso y que ya a ti te había condenado antes tu curiosidad, porque tu lo seguiste, porque su misterio te atrajo.

El te había hecho mucho mal. Era autoritario y tan celoso que tu vida de familia y de relaciones había desaparecido. El lo quería todo, pero estimo que no comprendió que al privarte te dejó vacía porque vos eras muchas cosas y no esa muñeca de trapo habitada por legumbres que al pudrirse te arrastraban. Pero él sí sabía contar cuentos de hadas y de castillos y de princesas, sólo que al final de sus cuentos había siempre un lugar para ti y ese lugar era el de la doméstica vestida con un espantoso y rústico delantal, o el de la servidora ligera y lujuriosa de un albergue de campo, donde un caballero y señor vendría con su caballo a reposar entre tus brazos.

V

Haber sido ese hombre que te fascinaba, que sabía contarte cuentos y viajar y viajar y transformarte en trashumante. Claro que el nunca amó tu cuerpo, pero sólo porque estaba celoso de ti, porque tu le robabas el centro del mundo y te convertías miméticamente en la protagonista de sus cuentos. Con él no tenías tiempo de pintar, ni de escribir. Pero no pudo destruirte porque tus pensamientos partían muy lejos, mas allá de la vida.

Yo lo se, él no lo sabe. Yo lo se porque te estoy leyendo y te estoy viendo escapar de entre sus brazos de misógino o andrógino, no lo se, para perderte con la imaginación en playas lejanas y anchas y doradas. Esbelta y perfecta, como esa romana del poema de Alfonsina Storni. Para encontrar el amor eterno, de un amante eterno, bellissimo y puro como tú y sediento como tú de ternura y silencio. Tus confidencias me quiebran. Siento tus orgasmos en mi sexo. Te siento ceñir mi sexo mientras leo las confidencias de tus frecuentes y felices viajes románticos e imaginarios hacia esa playa lejana y dorada donde te encuentras con ese amante lujoso, puro y casi adolescente que nunca existió en la realidad de un otro, pero que es esa parte de ti, esa proyección de tu ideal de hombre o de hombre ideal, que te pertenece.

¡Cuánto sufrimiento hubiese sido para otra mujer vivir con un hombre y no tener ningún hombre! Vos te resignaste como la mujer de un mutilado de guerra. Pero no, ni siquiera te resignaste. Lo viviste simplemente.

En todo caso habías aceptado el hecho de que fuera el último hombre de tu vida. Creo que tienes razón, que fue tan malo tu adorado «príncipe azul». Era perfecto, él lo sabía todo y había leído en textos posibles sobre la sexualidad y el erotismo y había corrido muchos caminos buscándose en la orgía,

tanto como en la mística, y leído textos tántricos y otros como para dominar sus erecciones. Como si ese reflejo pulsional fuera la expresión única del ser viviente varón.

Hubiese sido el hombre ideal para una mujer histérica y glacial, que lo sedujera y le mintiera una pasión muy lejos de vivirla realmente. No para ti, que te estiras ardiente sobre el lecho, sin más fantasma que los ojos del amado. Admirando con plenitud al hombre que te posee, amando fuerte y agradeciendo en gemidos el placer compartido.

Me pones triste. Sola en una piscina sobre el Mármara, el corazón soñante y el cuerpo ardiente. Mientras, en su cuarto, él descansa en su hastío de amarte sin pasión. Te quiso. Lo se, tal como yo te quise. Los dos te perdimos. Te dio lo mejor y también yo. Sólo que fuimos hombres a problemas.

Anoche me desperté porque gritabas. Perdóname, debería haberte despertado con besos pero no te encontré ni en tu cuarto ni en el mío, ni en el nuestro. Siempre tienes pesadillas.

Me dijiste que había un toro que atravesaba con sus cuernos la puerta de un ómnibus parado en una estación de campo.

VI

Gritarte que no te equivoques más. Te leo y te veo erguirte gozosa en el paroxismo de tu curiosidad. Descifras la forma de las nubes. Ver una pareja o una mujer con su hijo en los brazos. Se que no lo imaginas porque me enseñas las formas y yo no puedo negarte que también las veo. Pero viene el viento separando la pareja y a la madre de su hijo. No te equivoques más. No sufras tanto, son nubes simplemente. Pero no para ti. No encuentras ni tu lápiz, ni un papel para inmortalizar la escena.

Tu inmenso saco está vacío de los útiles necesarios para inmortalizar

el instante y te me vas muy lejos a buscar ese amante perfecto, que te prometo que no existe. Vas hacia tu playa, esa inmensa playa distante en la que nunca lo tuviste. El no existió, no existirá, no es de este mundo. No tengo celos de nadie, pero sí de él porque se que lo estás viendo apartar las medusas de tu paso. Tal vez, me equivoque, pero lo imagino como un adolescente, tal vez, sea tu propio hijo. El único que no te atreverías a hacer tuyo. Alguien lindo como vos no puede ser sino tu padre o tu hijo. Nadie puede amar tanto a otro que no sea sino una parte de sí mismo.

* * *

Me preguntas qué pasara después de la muerte. Si volveremos a encontrarnos. Yo no lo se, no lo se, no lo se y te digo basta y te obligo a volver, pero ya no es posible por qué buscar la verdad y no puedo seguirte y también se que no puedo dejarte sola. Los campos están amarillos, los trigales revientan de granos. Han pasado 2000 años desde que el faraón soñó las espigas de los siete años de abundancia y todos están muertos y todos buscaron la verdad y te empecinas en saber. Lo único posible de conocer y de aceptar es que estamos juntos hoy y que a las nubes las deshacen los vientos y que un día, te prometo para que no estés triste ahora conmigo y entre mis brazos, llevaré plantas de almendro en flor a la tumba de tus sueños, para que creas que la nieve ha llagado y que debes dormir y esperar la primavera para renacer.

* * *

Hay un cristal. La noche se vuelve profunda y fogosa. Rompemos el tiempo y te quiero.

VII

Saber la verdad. Me hago preguntas. Ese domingo te volviste de pronto, buscando algo que yo no

veía. Estabas como iluminada. Atravesamos el puente. Me llevaste hacia la derecha, sin vacilación hacia el n° 19, quai Bourbon, en la Île St-Louis. Había un hotel particular, lo hay. Tal vez, estuvo siempre, estará siempre y, tal vez, volveremos juntos de alguna manera, en otra vida, como tus pasos seguros pareciendo afirmar la existencia al menos de otra vida anterior en ese lugar. Tentación de ser el único en todas tus vidas. Pero me cuesta eso, dudo, no se. Como no se dónde estás y necesito hacerme tantas preguntas, cada vez más preguntas.

Me dijiste... fue un dialogo loco. Hablabas como alucinada. Yo no tenía miedo, te seguía. Ya estuvimos aquí, en el primer piso, es una noche de fiesta, miro hacia abajo. Mis escarpines son rojo profundo, casi borgoña y tienen lazos de terciopelo. Y siempre mirando hacia abajo, veo la falda al tono de mi vestido de fiesta.

Tal vez, sea una despedida. Hay ruido de fiesta. Las paredes son verde Nilo. Descendemos ¿Quién descende? Tú y yo, tú vas a partir, otra vez hacia la América.

—¿Qué tendría yo que hacer en América?

—Hiciste. Vas a partir otra vez. En principio tienes que volver y vamos a casarnos con pompa. Creo que estás a mi lado en el balcón. El Sena está crecido, es verano.

—¿Qué estamos haciendo aquí?

—Hay que entrar en esta casa, hay que entrar, vas a encontrarte.

No tengo miedo, te sigo, pero siento lo mismo que con esa niña en esa casa sin gente, cuando esperaba que me dijeras cómo jugar con ella. Te sigo. La puerta se abre. La puerta pequeña inserta en el portal. Hay un patio empedrado y muchas plantas. Miro hacia la derecha. Al fondo hay otro cuerpo de edificios. A través de la ventana, aunque estén cerradas, veo paredes color verde Nilo. Avanzamos unos pa-

sos, más pasos. Es el final del verano. Hay hojas ya caídas de los árboles y de pronto en el centro de la umbrosa vegetación, hay como nacida de las entrañas de la tierra la estatua del aborígen, los brazos abiertos y las cadenas rotas. Es una estatua americana.

—¿Qué hace esa estatua en el patio del n° 19 de un hotel particular de l'Île St-Louis?

Te vuelves, me miras sabiendo que debo reconocer contigo que tenías razón.

—¿Ves? La trajiste. Tú la trajiste hacia el año 1900.

* * *

Yo no te digo nada, tu fantasía me espanta y me alegra, me siento al fin jugando contigo, implicados en una misma aventura y así salimos hacia la derecha por otra puerta, buscando en una librería un documento para saber algo sobre ese número 19, del quai de Bourbon, en una librería pequeña color de humedad y olor de libros viejos. Encontramos la información que allí vivió un antropólogo francés, quien partió a la América del Sur en 1912, trayendo a Francia la reproducción de la estatua del aborígen. No estaba registrada en ninguna parte la fecha de su regreso, ni tampoco de su muerte.

No hay mucho que creer o no creer, es como la historia de las nubes. Tal vez, veas cosas que no veo. Tal vez, sepas cosas que yo no había logrado ni siquiera intuir y que me parecieron rigurosamente falsas.

* * *

La noche cayó de pronto. Íbamos caminando en silencio sobre el costado izquierdo del Sena. Yo sentía como siempre que tenías un cierto pánico cuando la noche se aproximaba, y había que volver a casa y el fin de semana se terminaba brusca y simplemente, comiendo como todos los humanos. Yo lo sentía, era físico. Como si algo en vos ex-

presara lo irremediable, lo efímero. Entonces quería entretenerte. Te acostabas muy tarde, te ponías a pintar. Hacia la media noche te inquietabas.

* * *

Salimos sobre la terraza, había estrellas y ese luminoso cielo rosado de París que parece anunciar un pasaje no-trágico hacia la eternidad. Yo se que deseabas que el día volviera pronto.

—¿Te acuerdas, me dijiste, de esa estación, de una gran estación? ¿Te ves?

—No muy claramente.

—Acuérdate, tienes que acompañarme, acuérdate.

—Más, más.

—Es una gran estación, con la cúpula muy alta. Como la estación Constitución de Buenos Aires. Hay muchas vías que se cruzan. Sentí el olor, recuerda. No se si es Constitución o Hamburgo, no se. ¿Te estás viendo? Hay un tren parado en el andén. Tienes un traje fil-à-fil gris, cruzado, y yo un vestido azul con una lindísima pechera blanca y el pelo corto en ondas, prolijamente marcadas que asoman sobre las mejillas, bajo un sombrerito. Hay viento, olor a estación. Es el año 1912. Te abrazo. Ese tren te llevará hacia un puerto, Hanover, tal vez, y de allí a América. Tengo miedo en las tripas. No se porque temo que no vayas a volver. Abres la portezuela del tren en el último instante, y te vas. La estación no se derrumba, pero ya no tengo ruta de regreso hacia ninguna casa.

* * *

Tentación de poeta: hacer que el tiempo se invierta volver a esa noche de la fiesta de despedida en el quai Bourbon y fundirnos en las piedras de los muros de la casa hasta volvernos piedras y ser un poco más eternidad.

VIII

Anoche soñé con un toro que atravesaba la carrocería de un ómnibus que estaba estacionado en un lugar que no conozco. Pero ya tengo suficiente con el tema de los sueños. Vuelvo a Ana y a Carlos. Estaban naturalmente en el lugar del cuarto comensal, el cual debía llegar de un momento a otro. Afirmé entonces que te estaba esperando, que podías llegar, que no era posible buscarte al aeropuerto porque nunca se sabía ni la hora de tu llegada, ni el número de tu vuelo. Le conté que estabas en Chipre turco, pintando la montaña de los cinco dedos que miran al cielo, y que la tarde anterior habíamos estado en Nicosia tomando café turco y que seguíamos viviendo cerca de Guernée sobre la playa de Denise Keese.

Yo no tenía la piel bronceada. Ana me hizo notar que eso no era posible porque el sol es eterno allí. Yo le afirmé que no era así, que los que son eternos son los jazmines en flor, que cuando la noche cae embriagan el aire con su perfume, y que esa noche había música griega y que intentaste enseñarme a bailar como Zorba; y que por eso no estaba bronceado, sino blanqueado de luna.

Les mostré algunos de tus proyectos de cuadros sobre todo los de antes de ayer, sobre la playa. Me dibujaste con un aire casi loco, con un sombrero de paja. Ellos me dijeron que yo tenía un parecido con Van Gogh, y estaban los otros dibujos: el kiosco con toldos verdes sobre la playa en la altura donde solemos almorzar, y el de esa mujer que se perdía hacia el Norte llevando una niña de la mano.

* * *

Hacia las once los percibí como inquietos o fatigados. Ana retiró tus platos y los amontonó junto a los otros en la pileta de la cocina. Naturalmente no les dije que el taxi vino a buscarme a Denise Keese

cuando era todavía la noche, hacia las cuatro de la mañana. Había una intensa bruma, muy intensa. Debemos haber atravesado el famoso cordón de montañas para alcanzar el aeropuerto. Había tanta bruma. No se a quién le tendí el billete de avión, pero alguien me lo tomó. La bruma estaba también en el avión. Había una música rara, como de pájaros que se despiertan en un amanecer, del que, sin embargo, no desean para nada participar. Verdaderamente, no se cómo llegué a casa. Parece que la bruma vino conmigo y los pájaros también, porque en el departamento había mucha bruma y aún había muchos pájaros dormidos en las arañas. Tuve que abrir la ventana y empujarlos y al fin se fueron, con un batir de alas sorprendido. Me dormí como pude, tratando de recuperarme de ese viaje tan lleno de bruma. Naturalmente dormí en mi cuarto.

* * *

Sólo el gesto habitual de preparar el café me permitió insertarme otra vez en el tiempo, y las cartas que pasaron por debajo de la puerta. Hay como todos los martes una dirigida a ti, ahí están acumuladas junto a tus cuadernos. Es alguien que no debe ignorar que estamos juntos y que apenas anteanoche estuvimos comiendo en la abadía de Bella-Paesse y que tenías el famoso vestido coral que nunca te has podido sacar. No comprendo esa historia, pero parece que está adosado a tu piel, es como alas, entras con él en el mar, cuando sales está pegado a tu cuerpo, y cuando avanzas dos pasos entre los jazmines parece secarse, abrirse y resplandecer como una flor no-caduca, alimentada en una fuente de eternidad.

Cerré la puerta tras Ana y Carlos, pude comprobar que las ventanas estaban cerradas, que no había bruma, ni pájaros en las arañas. Caminé unos pasos sin destino y una voz en mí preguntó: «¿Y ahora qué?».

* * *

El tapiz de la entrada se está gastando. Tendrás que repararlo o hacerlo cambiar. No se por qué se gastó tanto; no hay mucha gente que entra y sale. Pero, tal vez, sea yo, quien va y viene sobre ese tapiz junto a la puerta de entrada.

No tuve interés de ponerme a leer. Ni siquiera poner música, porque todo ruido nos molestaba, todo sonido que no fuera tu respiración y la mía. Te dormiste muy pronto, pero yo pensé que no dormías sino que estabas pensando, en silencio, inmóvil para no molestarme e inquietar, porque mi lecho es muy pequeño para contener ese cuerpo sobredimensionado que es el tuyo.

Vuelvo al sueño. ¿Qué quiere decir esa imagen? ¿Ese toro embistiendo ese ómnibus de turistas sin alma, sin turistas y parado en una estación polvorienta de la que nunca salí y a la que nunca podré llegar porque la desconozco?

IX

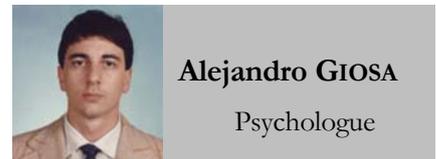
Una posible alternativa:

Aceptar tu proposición de eternidad...

Hecho en Paris, marzo 1994.

**Graciela PİTON-CİMETTI de
MALEVILLE**

Docteur en psychologie clinique
Psychanalyste, sociologue et sophrologue
Chevalier de la Légion d'honneur



EL DOLOR

El mundo de las sensaciones es subjetivo y es una categoría difícil de definir y de transmitir en palabras. Las palabras suelen quedar escasas en este ámbito que involucra la percepción.

Para otro tipo de cosas humanas

tenemos más precisión, por ejemplo para la medición, los cálculos, y las ciencias duras en general, pero hay ámbitos de la actividad humana o las percepciones en que el lenguaje no tiene la precisión que a veces querríamos que tenga.

Tal vez se deba a que no nos hace falta más precisión de la que ya tenemos para expresar lo que sentimos. Pero es bueno saber que es factible de hacer más exactos nuestros discernimientos sobre las cosas.

Por ejemplo es evidente, ahora, que decimos que una pantalla de televisión o monitor de computadora puede generar dieciséis millones de colores... Apenas tenemos nombre para unos pocos, imaginen lo que sería asignar nombre a toda esa cantidad!!!!

Lo mismo sucede en general con todas las percepciones que pueden darnos nuestros sentidos.

Cuando hablamos de dolor, entiendo que también hay una gran imprecisión en lo que queremos expresar. Se suele hablar de dolor físico, o de dolor emocional, y también de dolor espiritual, y probablemente se me escape alguna otra referencia que se haga cuando alguien dice que está "dolorido".

Lamentablemente esta palabra que refiere a una sensación desagradable, no especifica mucho su intención de comunicar algo específico. Cuando ocurren imprecisiones de este tipo en la comunicación me recuerda la forma como nos comunicamos con nuestras mascotas, a veces es difícil entender que quieren expresarnos, especialmente cuando están sufriendo algún problema de salud.

Pero en el humano esta dificultad que se presentan con los animales se subsana rápidamente. Con más datos es posible establecer el motivo del dolor.

Es cierto que sea el origen que sea el dolor es una experiencia desagradable.

Si nos referimos al proceso de dolor físico, podría decir que la medicina ya tiene un buen bagaje de recursos como para afrontar gran variedad de situaciones y la mayoría con mucho éxito.

Cuando hablamos del dolor emocional la cosa es diferente, no podría decir lo mismo de la psicología ni la psiquiatría.

No sé si es por falta de dedicación de los profesionales o porque están en el camino incorrecto en sus búsquedas.

Si buscamos el alivio o "cura" del dolor a través de teorías caducas sin expectativas de superación, sin duda vamos por el camino incorrecto. Es lo mismo que buscar manejar equipamiento científico avanzado usando la teoría de Newton en física. Sin duda vamos a llegar a escollos difíciles de superar a causa de utilizar una teoría que es pobre en explicaciones y no da respuestas a hechos precisos que merecen explicación.

Lo mismo pasa en psicología. Los psicólogos tienen el defecto de aferrarse a una teoría y creer en ella como si creyeran en Dios. Eso nos limita y nos frena en nuestra especialidad. El psicólogo debería ser un científico en cuanto a su intencionalidad de aprender, investigar, probar nuevas formas, elaborar sus propias teorías y no quedarse con el delirio de algún autor que hace cien años creyó que encontró la cura a

todos los males. Nosotros como psicólogos deberíamos hacer lo mismo que ellos hicieron. Crear teorías, inventar procedimientos, experimentar con el saber que aprendimos en las universidades e ir más allá, porque es evidente que no damos respuestas rápidas a nuestros demandantes, que son los pobres pacientes.

Precisamente el tema del dolor emocional es uno de los que me tiene más preocupado por la ineficacia en la que estamos estancados los psicólogos. Necesitamos evolucionar hacia una psicología dinámica y flexible que nos permita entender y resolver los problemas de las personas que confían en nosotros. Pero parece que a la mayoría les da miedo lo nuevo, prefieren estancarse en su tranquila guarida de teorías que aprendieron en la facultad. Así se sienten cómodos sabiendo que pueden hablar de lo mismo con la misma gente que adhiere a los mismos pensamientos aunque éstos estén equivocados.

Hay muchos avances en otras áreas del conocimiento, que no se quedaron varados en paradigmas entrañables pero poco realistas. De ellos deberíamos aprender y tomar los datos que ellos descubrieron en sus respectivas áreas porque todo está relacionado con el hombre, ya que somos animales viviendo en este mundo con las mismas leyes que los restantes y con capacidad



de adaptación como el resto de los seres vivos.

Espero sea tiempo de ver caer el paradigma actual de la psicología "catedrática" y empezar a trabajar en serio para el bien psíquico del ser humano.

Lic. Alejandro GIOSA



Silvia STELLA

Avocate/abogada

EL HOMBRE DE LAS BOTAS NEGRAS

Cuatro hombres caminaban rápidamente por la casa escudriñándolo todo. Eran altos, con traje oscuro con ademanes y gestos adustos y severos, pero a ella le llamó la atención las botas negras del hombre más alto.

Catalina regresaba del colegio; se quitó su boina y el uniforme azul, y se lavó sus manos como bien le había enseñado su madre, la rutina diaria al regreso de la calle.

Su madre estaba de pic, rascándose los brazos e intentando entablar una conversación amable con aquellos hombres, hasta les sirvió café mientras esperaba a su esposo.

- Los cuadros primero, indicó el de las botas negras, que parecía estar al mando.

- No ¡por favor! Esperen un momento.

Catalina comenzó a sentir escalofrío ante la inquietud de su madre.

La casa era grande y en dos pisos. La planta de abajo tenía una puerta de entrada custodiada por dos jarrones altos de porcelana suiza que introducían a un living de grandes proporciones. Dos juegos de sillones de cuatro cuerpos se enfrentaban con una mesa ratona en el medio y dos a cada costado con lámparas de pantallas de papiro.

Otro juego de sillones más pe-

queño al costado de la estufa a leños, que todos los inviernos, era encendida con quebracho, otorgando a la casa aroma y calor de hogar.

En invierno, Catalina volvía del colegio deseosa que la estufa a leños estuviera encendida para sentarse en el sillón de su padre a mirar el fuego.

La habitación contigua era un comedor para doce personas, con un vajillero repleto de copas de cristal, cubiertos de plata y manteles bordados.

También había una sala de costura, un comedor diario con vista al parque y un cuarto de huéspedes.

En la planta alta había tres dormitorios y otro living con una estufa alhambra, también a quebracho y Catalina había aprendido a encender el fuego.

Las paredes eran todas de boiserie con repisas altas donde la madre colocó cuidadosamente todos sus mejores adornos de cristal, porcelanas, cerámicas, y plata y había bellos cuadros de pintores modernos.

Catalina conocía muy bien todos los detalles, pues había heredado de su madre el gusto por las cosas buenas y el respeto a los recuerdos familiares.

Ella tenía preferencia por dos adornos en particular: uno era una estatuilla de Antonio Canova que solía mirarla largo rato imaginando qué pensaría la figura en mármol tallado. El otro objeto de amor para Catalina era un florero de cristal de un metro y medio de altura, apoyado sobre una base de cerámi-



ca negra contra una pared del living.

- ¿Por qué nunca le colocas flores?

- Hija, es un adorno de cristal, tiene que lucirse así.

Todo era demasiado bello en comparación con aquellos hombres rígidos y solemnes, con un grado de ansiedad desmedido:

- ¿Qué sucede mami?

- Vienen a darle valor a las cosas.

Catalina quedó perpleja ante la respuesta, ¿Cómo podrían darle valor a objetos que ya su madre valoraba?

- Carlos tráeme las estatuas de la izquierda para empezar el inventario.

- Pero me dijiste que comience con los cuadros.

- Vamos, hacé lo que te digo sino de aquí no nos vamos más.

Dos horas más tarde se retiraron con la misma seriedad y frialdad con la que entraron.

Esa noche sus padres discutieron en la cena, algo que nunca hacían y por ende Catalina estaba muy asustada.

La casa había perdido el olor a quebracho quemado y en el corazón de Catalina solo cabía olor a leche hirviendo del colegio de monjas, que debía beber rápidamente antes que se hiciera la nata, en las meriendas, lo que le ocasionaba quemaduras en el paladar que se curaban cada fin de semana, para volverse a quemar cada lunes.

Tres días más tarde Catalina y su madre escucharon el timbre sonando incesantemente:

- ¡Están dañando el rosal! Gritó su madre cuando entraba el camión de mudanza.

- Señora tenemos que movilizar los muebles, además, estas cosas ya no son tuyas.

Catalina fue por su madre y al escuchar esa frase comenzó a sentir



terror y a darse cuenta de todo. Pero lo que más le dolía era no poder calmar a su madre que comenzaba a lagrimear con cada mueble que era obligado a abandonar la casa.

Entonces pensó que, tal vez debería mudarse nuevamente, y a un lugar pequeño, tanto como el departamento donde había nacido y vivido los primeros años de su vida, donde «parar la olla» no era cosa fácil, pero su madre se las ingeniaba para que nada les faltara y de hecho nunca le faltó nada, sin embargo Catalina podía oler la falta de dinero, la necesidad y la angustia de su madre.

- Señores por favor, no comiencen con los muebles.

- Nosotros venimos con la ley en la mano a cumplirla. Decía el hombre de las botas negras, mostrando un papel sellado.

Catalina se preguntó durante largo tiempo qué era la ley ¿Algo con lo cual se despoja a la gente de sus bienes preciados?

Todos los objetos más bellos de la casa eran subidos al camión, con apuro y sin cuidado.

La deuda de juego de su padre era tan grande que dejó a la casa casi vacía.

El recuerdo de su infancia asociado a la falta de dinero, que mayor angustia le causaba era cuando iba a

la librería. No poder comprarse ese cuaderno con forro «papel araña color rosa de tapas duras» que tanto le gustaba o el lápiz con «goma en la punta», porque no quería causarle dolor a su madre con ningún pedido, así que había aprendido a callar sus deseos y morderse los labios antes de entrar a un negocio, mirando para abajo para que su madre no la vea deseosa de nada. Lo que ella no podía saber era que su madre sufría tanto como ella, al regresar a ese pequeño departamento, luego de cada paseo.

Y mientras recordaba, solía acariciar su paladar con la lengua, para reconocer que ya no había ampollas por la leche hirviendo de la merienda en el colegio de monjas.

Entre su infancia y su juventud había vivido toda clase de situación económica que le dejaron huellas. La opulencia le refregaba en la cara lo que no se había podido comprar en los años de sequía. Una espiral que parecía no terminar nunca.

Muchas décadas después sentada en un bar recordó ese día con una sonrisa vengativa:

- Pablo cubrí con papel de diario el jarrón de cristal grandote, que ese me lo llevo a mi casa.

- Se dice florero de cristal _ dijo Catalina al hombre alto de botas negras-

- Mirá nena, nada de esto es tuyo y

ya me estoy cansando _ le aguijó al oído-

Catalina caminó hasta donde estaba el florero y le dio un puntapié, con tanta fuerza que hasta mucho tiempo después se encontraron los pedazos de cristal en el piso del living, dejando marcas indelebles en la madera por años.

Sonrió en el bar, sin saber por qué vino a su mente ese recuerdo, miró el reloj y llamó al mozo.

- Señora ¿Le sirvo lo de siempre?

- Sí por favor, café pero no se olvide que es con leche fría.

Silvia STELLA



Rut COHEN

Psychologue
Psychosomatologue
Psychodermatologue

GRACIAS POR TU MUSICA

El disfrute de la existencia tan atrevido frente al dolor de existir.

La existencia baila en el multiverso en la rueda de las sucesivas encarnaciones.

El existir atraviesa en muchas ocasiones cada encarnación con la travesura del dolor.

El apego a las preguntas hostiles, a las ensoñaciones imposibles por tan lejanas posibilidades oscuras.

La simbiosis pegajosas a semejantes necesarios que sostienen nuestro andar.

Nublados por la exigencia y el descontrol del empoderamiento el dolor invade las emociones y el pensamiento se atora con una tos persistente.

El dolor, las pérdidas de seres que han sido emblemáticos y amorosos en nuestras vidas.

Aprendemos que la vida tiene múltiples existencias pero aún así precisamos del abrazo, de la sonrisa compartida, de la presencia cer-

cana.

Será que la presencia permanente se acurruca en nuestros escritos, en nuestras pinturas, bailes.

En nuestra música, en todo aquello que pusimos a disposición del otro.

Mientras escribo éstas palabras la música de mi madre sus conciertos, su piano acompaña mis manos y mis dedos en éste intento de transmisión.

Como gotitas de agua sus manos acarician su piano en el concierto - Concierto N° 23, en La mayor, K.488, para piano y orquesta de Wolfgang Amadeus Mozart.

Mi recuerdo, mi agradecimiento a Elsa Berner, a su música, a su adelantada y armoniosa mirada de la vida hecha poesía y amor.

Y mi dolor por no haber podido acompañar su propio dolor corporal, comprendiendo en otros momentos que no siempre el espíritu, la personalidad, la emoción y el cuerpo físico se equilibran y conviven con holgura y flexibilidad.

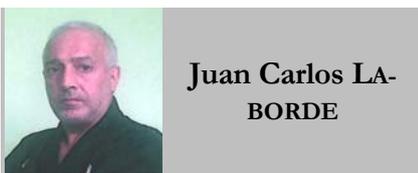
¿Tiene perdón el dolor? ¿Por aquello que no pudimos o no supimos?

Mi homenaje a ella es éste.

Ser la que soy, con mis días y mi escritura, con la permanente convicción de colaborar en lo que pueda para que el espíritu se ancle en la personalidad y disfrutemos de nuestros deseos y posibilidades.

Y así el dolor se ha convertido en gratitud y amor.

Rut Diana COHEN



Juan Carlos LA-BORDE

EL DOLOR

Por los siglos de los siglos hemos asociado el dolor con el aprendizaje y la advertencia natural frente al peligro; así, nuestro cuerpo está cubierto totalmente por terminales

nerviosas capaces de percibir dolor, y placer, y conductores capaces de enviar impulsos desde cualquier punto del cuerpo hasta nuestro centro de procesamiento.

En cambio, la mayoría de los animales de otras especies, están protegidos por pieles duras e insensibles, que se curan y cicatrizan sin necesidad de medicinas ni costuras.

La evidente debilidad del hombre frente a la naturaleza, se manifiesta en grado máximo en nuestra capacidad de sentir dolor.

Como si esto resultara poco, el humano tiene, además, la condena de poder sentir dolor aún cuando no esté presente una verdadera herida o peligro. Fuera del contexto de enfermedades como la fibromialgia, nosotros podemos sufrir por recuerdo o trauma psicológico, pues poseemos (o somos poseídos por) una mente capaz de repetir situaciones y reacciones a partir de la memoria, consciente o inconsciente.

El dolor conduce al sufrimiento, pero sus fuentes pueden ser variadas, tanto físicas como psicológicas y el sufrimiento puede existir aún sin presencia del dolor.

A veces vemos nuestras características y nos cuesta trabajo entender cómo logramos sobrevivir en la tierra.

Por otro lado, jamás nos sentamos a reflexionar hacia qué apunta nuestra evolución, que generó un animal con estas cualidades, que las otras especies no comparten.

Hoy en día, puestos a vivir en contacto con la naturaleza, pocos hombres lo lograrían; sin que el hecho de que se agrupara fuera de gran ayuda, habida cuenta de que hemos desarrollado grandes egos que exigen mucha consideración por parte de los demás.

Evidentemente, el hombre ha creado un sub-ambiente, en el cual se requieren diferentes capacidades para sobrevivir que las existentes en la naturaleza.

En el mismo, se ha cuidado mucho de que no existan elementos punzantes a la deriva y se ha cubierto con ropajes que, más que protegerlo, anuncian quién es...

Mientras que la mayoría de la especies evolucionan por adaptación al medio, nosotros caminamos sobre una línea de evolución incierta basada, principalmente en evitar el dolor y aumentar el placer.

No obstante, en ese mismo contexto, nuestra sociedad nos obliga a actividades no placenteras, por largas horas y para siempre.

Partiendo de tales circunstancias, podemos deducir que no surgimos para evolucionar en forma similar a las otras especies y que hay factores de "conveniencia" por los cuales marchamos con rumbo no conocido por la mayoría de nosotros.

Esos factores de conveniencia no favorecen a la mayoría, sino a un pequeño grupo que goza de excesivos beneficios a costa de fabricarle nuevos dolores a la humanidad.

Paradójicamente, obedecemos y seguimos el rumbo marcado por personas e instituciones que no son confiables y tampoco han demostrado tener reales buenas intenciones hacia nosotros, como no sean sus bellas palabras.

Con el objetivo de evitar el dolor a cualquier precio, preferimos no enfrentar nuestra realidad y, de esa manera, el mundo se ve envuelto en una contradicción inexplicable: todos sabemos lo que se debe hacer y nos planteamos un futuro en ese sentido; pero hacemos exactamente lo contrario.

Ahora ha surgido la información (que muchos teníamos hace muchos años atrás) de que el hombre es producto de un protohumano surgido en la Tierra y posteriores manipulaciones genéticas realizadas por extraterrestres.

Esta información, lejos de ser, como muchas personas creen, un

elemento "conspiranoico" en uso por grupos ignorantes, está probada científicamente en el ámbito de los estudiosos del genoma humano.

Es posible que el dolor y la posesión de un cuerpo tan sensible, estén justificados por motivos no terrestres.

Analicemos actividades consideradas saludables, la gimnasia y los deportes.

El hombre desarrolla sus capacidades motoras y fuerza por medio de rutinas de ejercicios que suelen ser aburridos y dolorosos. Para ser más exactos: "rompemos" nuestras fibras musculares para lograr su crecimiento.

Nunca vi a un gato o a un león, levantando pesos o corriendo a diario para poder "mantener" su estado físico. Sus actividades son, muy por el contrario, de movilidad extrema cuando cazan o juegan y absoluta pereza el resto del tiempo, la mayoría del tiempo... Y raramente hemos visto a un felino gordo. Lo mismo vale para los grandes simios.

¿Qué pasa entonces con nosotros?

Nuestro cuerpo tiene tendencia a acumular grasas y a entrar en procesos metabólicos negativos cuando somos sedentarios, pero al mismo tiempo, la mayoría de nuestros empleos nos obligan a serlo por muchas horas al día. Otra vez estamos ante un comportamiento diferente de nuestro cuerpo y otra tendencia impuesta para la civilización que no toma en cuenta esa característica.

Creo que esto va a seguir así hasta nuestra extinción como especie, a menos que cada uno de nosotros reflexionemos sobre estas cuestiones y tomemos decisiones fuertes para nuestra propia e individual existencia.

El sistema actual no va a hacerlo y no creo que venga ninguna criatura divina a salvarnos. Probemos por lo menos el deseo de salvarnos a

nosotros mismos.

Caso contrario, podemos seguir sentados a esperar a que llegue el dolor...

Guaynabo, Puerto Rico, mayo del 2016
Exclusivo para «S.O.S. Psicólogo»

Juan Carlos LABORDE

EL DOLOR

Me resulta tan difícil dar opinión sobre el dolor como sobre el amor. Son dos palabras a las que solo el que lo experimenta puede darle significado y dimensión. Cada persona sufre y ama a su manera.

Sin embargo me ha interesado siempre la consecuencia del dolor del alma. Como ese dolor emocional influye en nuestra vida.

El dolor físico, es un aviso que algo no anda bien en nuestro organismo, pero una vez superado lo olvidamos de alguna forma. Pasamos de pacientes a espectadores de nuestro dolor pasado. Podemos describirlo con objetividad.

Con el dolor del alma sucede algo muy diferente. Basta recordarlo para volver a sufrirlo de la misma manera. Lo llevamos en el alma para siempre en toda su dimensión. Me he preguntado muchas veces por que y para que el ser humano, la criatura más perfecta de la Creación, trae en su naturaleza esta reacción al dolor.

Sabemos que después de un gran sufrimiento, algo cambia en nosotros.

El Cristianismo nos dice que Dios mando su hijo a la tierra para que, através del doloroso sacrificio de la crucifixión y muerte, nos redima del pecado original y nos asegure la salvación del alma. La imitación de Cristo es el camino hacia la salvación del alma, nos dice la religión Católica. La aceptación del dolor, aun sin comprender. Pero inclusive en los que no creen, el dolor muchísimas veces abre una puerta a la creatividad, a la solidaridad, en

muchos, en otros al resentimiento y venganza y aun en otros a un disfrute amoral de los placeres del momento. Pero en todos lleva a una construcción de vida. Una razón de vida, y eso no es poco!

Según la Psicología, el mayor dolor para una persona es la muerte súbita de un ser amado. Hay tantas reacciones a este dolor como personas que lo han sufrido.

Al nivel social creo que el Holocausto ejemplifica todos los posibles dolores del hombre. Estos dolores también han provocado un fuerte encuentro con la espiritualidad en sus víctimas.

Elie Wiesel, luego de presenciar una masacre de niños en un campo de concentración, perdió la Fe en Dios. Imposible para el creer que un Dios todopoderoso y bueno pudiera permitir semejante monstruosidad. Pero fue justamente por esta espantosa experiencia que el encontró el camino hacia la solidaridad. Su lucha incansable en pos de la fraternidad universal, de la paz y la comprensión entre los hombres, le valió el Premio Nobel de la Paz.

Para Monseñor Lustiger la reacción ante el horror del campo de concentración fue diferente. El encontró en el Cristianismo la vía hacia la reconciliación con sus semejantes y con la vida. Aun cuando su conversión le provocó dos grandes dolores. Su padre juzgo su conversión como una traición a sus orígenes, y por otra parte los católicos lo miraron siempre con desconfianza.

Sin embargo es imposible hablar de dolor espiritual y psicológico, sin evocar esa gran arma de capitalizaron que conlleva y que se conoce como resiliencia. Entiendo como resiliencia, la capacidad y la fuerza de convertir un hecho doloroso, en una experiencia enriquecedora.

Pero este es otro tema consecuente.

Monica de VITTON

EL DOLOR

Existe en Hong Kong un Monasterio “de los 10.000 budas” que sorprende por tal acumulación de imágenes. ¿Para qué tantas representaciones de Buda? Una respuesta es porque Buda es todas y ninguna. O tal vez para revelarnos que hay millones de imágenes de Buda porque la imagen de Siddhartha es como se encuentre en cada uno de quienes la contempla.

Lo mismo pareciera para el dolor y su antónimo, el gozo. Hay tantos dolores como sufrientes. Ya se trate de molestias físicas (que vamos conociendo más intensamente y mayor frecuencia a medida que sumamos años) o sentimientos (que curiosamente con la experiencia suelen ralear las emociones quizá debido a que poseemos un mayor muestrario de ellas para efectuar comparaciones).

Por esto resulta arduo explayarnos sobre el dolor o el gozo. El único modo que me parece posible es desde la subjetividad de la experiencia -sin olvidar libros leídos y sentencias- por lo que intentaré hacerlo “desde mí”. Cada uno vive su universo nómico que conlleva una multitud de juicios a menudo inconscientes. La vida de la humanidad es especial porque está mediatizada respecto del mundo por las palabras. La naturaleza misma es un concepto para cada uno que comporta un correspondiente juicio u opinión.

El dolor es una ausencia. Declara que “algo falta”: la complacencia de la salud o la respuesta del afecto. El dolor nos marca nuestra inevitable soledad -la intrínseca- como nuestra propia sombra. Es “nuestro”. Se puede compartir y podemos entender el dolor ajeno por empatía, pero posee intransferibilidad en cada uno. Un golpe en la cabeza y un chichón se mitigaban con un beso de mamá. Al vértigo del sentimiento que generaba la pérdida del amor sólo lo combatía el encuentro de otro amor en aquella lejana adolescencia o más acá. El gozo es expansivo, se vuelca hacia el afuera. El gozo es una presencia. Por algo que se es o que se tiene. Ambos pueden ser físicos o emocionales pero de modo similar, reales. Aún los ficcionales, los imaginarios tienen la contundencia de la sólida materia. Lo que es.

Dolor y goce tienen dimensiones: parecen ser eternos y extenderse sin final; y relativos, podemos disfrutar de un geranio en el balcón siendo felices o indiferentes ante un océano de flores cuando desdichados. Admirar el reflejo de un rayo de sol en una copa con agua o ciegos a los destellos de luces del mar en el amanecer. La vejez pareciera asociada al dolor, la juventud al goce. Admiramos a la actividad como fuente de goce. La pasividad se pretende conductora del dolor, tal vez impregnados por el modelo productivo del capitalismo: siempre más y más rápido. No descubrimos que la felicidad que nos procura el gozo puede rastrearse también en la serenidad del renunciamento a que obliga la ancianidad. O que el dolor puede ser fruto de nuestras acciones. Se sufre hacia adentro, se goza hacia afuera, el dolor contrae, el goce expande. Ambos pueden tabicar horizontes o generar creaciones. Y son inevitable consecuencia de estar vivos...

Tres dolores

Dolor de rosa

El viento esta mañana estremeció a la rosa que apenas despertaba.
Las gotas de rocío perfumadas, suaves lágrimas, transparentes
cristales de oro y cielo, cayeron, hundiéndose en el suelo.

Entonces comprendí, ¡oh, rosa! ¡Tú llorabas! Y era tanta la belleza,
la dramática belleza de tu llanto que su hechizo fue mi encanto.
¿Tú, la bella? ¿Tú, la hermosa? ¿Tú, llorabas?...

Al quebrar el alba y ver el cruel espino que por cientos
a tu grácil tallo se aferraban, entendí por qué llorabas...
¡Oh, tragedia de las rosas coronadas!

Los espinos que hieren te lastiman, sus dolores te conservan alejada, y tu esencia, tu bondad y tu perfume se consumen en la nada, se consumen en la nada... ¡Oh, tragedia de las rosas!

Enseñanza

Sí, lo sé. Tengo aprendido
"el dolor la perla forja".
Que si es bello su oriente
y es perfecta en la forma

es por lo mucho sufrido...
 "el dolor la perla forja".
 Hoy comprendo, maestro,
 tiempo y dolor van unidos,
 y si el dolor es quien crea,
 ¡es el tiempo quien labora!

Dolor

Dolor, viejo camarada,
 no te alejes.
 Desde hoy has de seguirme,
 siempre.
 Permanece impasible
 en mi camino,
 Mirándome morir,
 sordo a mis quejas.
 Dolor, si tu te vas
 ¡nada me dejas!

LOS VIAJES

EL VIAJE

Hay viajes con destino, con llegada. Otros sólo – ¡y nada menos!- son el camino. En los primeros nos motiva el puerto, el arribo, más allá de las jornadas empleadas hasta que el final nos descubra el acierto o desatino de haber emprendido esa marcha. Los segundos son remedos de la vida. Sólo se camina, se anda. En ocasiones con alguna justificación, otras por marchar, por transitar el tiempo hasta el ocaso desde la madrugada. La vida misma.

Camila emprendió una aventura. Abas sólo repitió su marcha. Ella persiguiendo un sueño. Él redundando la jornada.

Camila, una fábula de sed

Había una vez una muchacha que vivía en una casa protegida por rejías en un pueblo amurallado de un país con fronteras clausuradas. Un día, siguiendo a un ave no advirtió que había traspuesto el aislamiento. Se encontró en un paisaje muy bello, pródigo en árboles y flores con un arroyo cantarín. Había camina-

do mucho detrás del vuelo del pájaro, tenía mucha sed.

Vio correr el agua, pero no se animó a beber. Le habían enseñado que el agua bebedera era la que estaba confinada en bidones de plástico.

¡Nunca habría osado beber de un agua libre, fresca y charlatana!, un agua rumorosa, cantarina y alegre.

Decidió regresar a su casa enrejada del país amurallado con fronteras cerradas, a beber segura. Lo que no supo nunca es que había muerto de sed...

La copa en el oasis

El tuareg era tiniebla entre las sombras. Abas alargó sus brazos (azules por la tinta de la túnica, el sudor y el persistente calor del desierto) hacia la mujer que le alcanzaba la copa con agua que se extendieron como lianas. La sombra escasa de las palmeras afligrana su torso, el desierto quema su mirada. El frescor del agua exuda el peltre golpeado por mil sorbos, abollado por descuidos, machacado por la sed de mil viajeros.

El cuerpo frío de la copa anticipa en sus manos alivio a su garganta de cenizas. La sed lo consume. La presente. Pero mucho más la futura que acecha en olas de calor en la arena radiante y dorada, elevándose

Eduardo BALEANI

en tsunamis de arenilla impiadosa que ahoga, martillea, martiriza, mata.

“¿Cuántas veces me atravesó la sed en las ardientes caravanas? ¿Cuántas caravanas?”

“Arder y reiniciar el camino doblegado por el peso del sol hasta arrastrarme como la propia sombra...”

Contempló el cáliz entre sus manos, la superficie del agua, su reflejo del firmamento sin nubes; un cielo blanco enardecido, impiadoso. Todo el paisaje presagio de su futura sed. Su sed fatal.

“¿Cuál el sentido de iniciar otra marcha, quemándome los párpados, agrietándose mi boca seca de humedad como de besos?”

“¿Oasis o espejismo?” “¡Estoy en el oasis, porque aún en el frescor me acompaña el dolor de llameantes caminadas sin final, es oasis porque el pincel de una sombra alivia mi cuero, porque el dolor quemante delinea el horizonte de dunas y de cielo!”

Abas sintió dolor en sus ojos. Llanto. El sollozo en el desierto nunca es húmedo. Simplemente duele, arde. ¿Para qué beber agua del copón si más allá de su precaria saciedad una eternidad de sequías lo aguarda para resquebrajar su piel, borrando hasta

la última huella de humedad? ¿Para qué el sorbo?

La mirada se enturbió de sal. El paisaje se astilló de arenas, el dolor se apoderó de su corazón como devora sombras el sol del mediodía.

Tembló en su mano la copa in-

clinándola hacia las matas, casi llegando al bies el agua, en un acto de renuncia a otro paso. Se detuvo. La llevó hasta sus labios. Los surcos de la boca se llenaron de hilos de agua como mínimos canales de regadío. Una lluvia ingresó en su cuerpo estallando en nubes vapo-

rosas. Apuró el sorbo, bebió hasta que la última gota se enredó en su lengua y la copa quedó exhausta.

Abas bebió su copa en el oasis. Mañana ardería de sed en el desierto.

Eduardo BALEANI

RECHERCHE/ INVESTIGATION

LA PENSEE ET LA DISTANCE

De temps à autre, l'éloignement de Paris provoque une solitude qui permet de se rappeler de souvenirs.

* * *

Aujourd'hui il s'agit de Marcus Tullius Cicero.

Homme politique et orateur romain (106-43 av. J.-C.). D'abord avocat (-80), il fut ensuite questeur en Sicile (-75) et défendit les Siciliens contre les exactions de leur ancien gouverneur Verrès. Consul en -63, il déjoua la conjuration de Catilina et fit exécuter ses complices. Accusé d'avoir fait exécuter sans jugement des citoyens, il fut exilé en Grèce (-58), puis nommé gouverneur en Cilicie. Après l'assassinat de César (-44), dont il avait obtenu le pardon, il s'opposa à Antoine, qui le fit assassiner. Il a porté l'art oratoire latin à son apogée dans ses plaidoyers (Verrines, Pro Milone) et dans ses harangues politiques (Catilinaires). Théoricien de l'éloquence (De oratore), il a servi de modèle à toute la rhétorique latine.

Voilà, c'est tout ce que je voulais dire. Encore maintenant il est en nous et nous aide comme modèle pour nous exprimer avec précision.

Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

PENSAMIENTO Y LEJANIA

De tiempo en tiempo el alejamiento momentaneo de Paris produce una soledad que permite volver a sus recuerdos.

* * *

Hoy se trata de Marcus Tullius Cicerón.

Hombre político y orador romano (106-43 ante Cristo). En principio fue abogado (-80) y luego questor en Sicilia (-75) defendió los sicilianos contra los exesos del gobernador Verrès. Consul en -63 él denuncia y ataca la conjuración de Catilina et lizo ejecutar a sus complices. Acusado de haber ejecutado sin juicio los ciudadanos fue exilado a Grecia (-58) y luego nombrado gobernador de Cilicia. Luego del asesinato de Cesar (-44) de quien el había obtenido el perdón se opuso a Antonio que lo hizo asesinar. El llevó el arte oratorio a son apogeo en sus discursos (Verrines, Pro Milone) y sus arengas políticas, sus famosas Catilnarias.

Fue un teórico de la elocuencia (El orador) y sirvió de modelo a toda la retórica latina. Aún ahora él está en nosotros. Eso lo que queria decir para llevar a la expresión su claridad y recordarlo.

Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

RECHERCHE ETRIQUE : TABLEAUX DE VIE DE MAI-JUIN 2016

Pour nos lecteurs qui s'interrogeraient sur l'origine et la nature de cette rubrique, nous les invitons à consulter la lettre de S.O.S. PSYCHOLOGUE n° 163 de novembre-décembre 2015.

* * *

Groupe du Vendredi 06 Mai 2016

« P »

C'est une étrange synchronicité avec la synthèse. Cette impression reçue à SOS par rapport aux rêves qu'un univers s'ouvrirait devant moi à partir d'une réalité déjà reconnue au-delà de la croyance mais encore largement inconnue.

Une association portée par une image me parvient. C'est une scène du film Avatar ou après un long

périple, les protagonistes découvrent soudain du haut d'un promontoire une nouvelle vallée à perte de vue, une réalité donnée et autorisée à être explorée.

Avec ma reconnaissance, merci Graciela

Graciela

Avec tous les sens de ma responsabilité je te dis merci à toi, capable de comprendre la présence et l'observation nécessaires pour avancer vers la connaissance de soi.

Perspectives inattendues, émerveillement justifié par la force et les images qui travaillent en profondeur et aident à rester unifié.

« C »

Cette semaine, à plusieurs reprises, j'ai pu observer mon changement de rythme et ressentir la sérénité. Cela évoque en moi la synthèse d'aujourd'hui et de ce fait, m'amène à ressentir une meilleure intégration.

Graciela

Très bonne semaine. Le changement de rythme c'est ça qui est fondamental pour toi. Car avant tu ne finissais pas un événement que tu en commençais déjà un autre et rien ne s'achevait dans la paix.

Il y avait trop d'agitation. Maintenant tu approches de la grâce dont parle « M ».

« M »

Dernièrement, j'ai du mal à plonger pendant mon travail au calme, mais cette semaine c'était mieux. Malgré les moments où je m'endors, je trouve les moments de grâce.

Bonne Semaine.

Graciela

Chère « M », je vois que tu as fait selon ce que je t'ai proposé, de plonger en toi sans attendre le moment idéal. Mais si tu t'endors, tu t'endors et tu te réveilles dans la paix et tout est plus clair pour toi. L'important c'est de te donner des rendez-vous et ne pas les manquer. Il n'est pas question de faire un travail parfait mais en état de présence, seulement ça.

* * *

Groupe du Vendredi 13 Mai 2016

« P »

Ce dimanche, « W » a évoqué un propos de son fils « N » âgé de quatre ans. Le mari et père est décédé en décembre 2015.

« N » : « Je regrette, je suis désolé ».

« W » : « Pourquoi tu dis ça, tu as fait une bêtise ? »

« N » « Non maman »

Le lendemain

« N » : « Je regrette, je suis désolé »

« W » : « Ou as-tu entendu ces mots ? »

« N » : « C'est papa, il me l'a dit l'autre jour. »

Le matin, j'accompagnais « W » à tondre sa pelouse pour la première fois depuis le décès de son mari.

L'après midi, avec « N » nous étions à faire les niveaux de la Twingo et changer les pneus.

« N » : « Tu as de la chance, tu es adorable »

« P » : « Pardon, tu peux me redire ? »

« N » : « Tu as de la chance, tu es adorable »

« P » : « Oui, c'est un cadeau du ciel »

Peu de temps après, toujours dans le garage à Chessy

« N » : « C'est quoi le ciel ? »

« P » : « C'est plus grand que nous »

« N » : « C'est quoi adorable ? »

« P » : « C'est aimer »

Question

Est-ce que « N » est parlé ?

Est-ce son essence qui me perçoit « adorable » ?

Graciela

Oui à son âge l'essence est dominante parce que la socialisation n'a pas achevé la puissance de l'essence vierge. C'est par la socialisation que l'essence se dilue mais cela permet à l'homme de la récupérer autrement par le travail sur soi.

Pour « N » l'essence se manifeste

simplement. Un jour l'homme « N » cherchera par son travail sur lui à éveiller cette essence par la conscience objective.

Il faut comprendre : l'enfant naît avec la plénitude de l'essence et il l'a vit simplement. Après par la socialisation vient l'oubli et enfin l'essence se manifeste autrement.

Quelle synchronicité.

Tes questions sont répondues par le chapitre 7.

« C »

Cette semaine j'ai vu la pression revenir, je n'ai pas été vigilante, j'ai été dans la paresse et certainement dans la croyance que le changement de rythme était acquis.

C'est la force de l'endormissement.

Depuis une petite voix me dit : « Ce qui est important c'est la qualité et non la quantité »

Graciela

Exactement mais c'est une bonne découverte, la force de l'endormissement c'est un constat de grande valeur. Découvrir la paresse c'est véritablement que tu t'es observée.

« F.M »

Je m'appête à décider de mon avenir professionnel proche. Je fais le parallèle avec une autre période de ma vie où j'ai recherché du travail et je m'aperçois de l'illusion de la comparaison. La répétition est un leurre. Tout a changé. Avant je sortais de mes études, aujourd'hui je suis dans le monde du travail. Avant je ne voyais même pas mes identifications, aujourd'hui j'ai évolué grâce au travail. J'ai hâte de sortir de ma zone de confort pour mieux retrouver la prochaine.

Graciela

Bravo « F.M », c'est véritablement l'état actuel de ton évolution.

« M »

Merci Graciela, je constate que je veux toujours faire un travail parfait.

Bonne semaine

Graciela

N'attends pas une situation idéale pour travailler quelque soit l'état où tu es.

Tu t'ais donné un rendez-vous, il faut l'honorer. Il n'y a pas de situation idéale pour le travail, le travail ne demande qu'à être fait sans préjugé et sans jugement. Qu'est-ce que ça veut dire être bien ?

* * *

Groupe du Vendredi 20 Mai 2016

« P »

La force d'endormissement est terrible. A plusieurs reprises, je marchais pendant que se déroulaient mes pensées associatives.

J'étais dérangé, une sensation que quelque chose ne va pas, sans avoir de réponse. Et puis l'évidence, je dormais.

Je comptais mes pas et très rapidement je percevais en arrière plan, mon pensé associatif. A tel point que je me suis demandé si ce n'était pas mon pensé passif qui avait pris le travail à son compte, que finalement je ne travaillais pas, j'étais dans l'illusion du travail.

Graciela

C'est la confusion. C'est comme si il y avait le manque de présence.

« C »

Cette semaine j'ai pu remarquer, à certains moments, une grande souffrance, l'abandon de mes parents.

Je prends conscience que je me mets aussi dans cette situation pour me protéger.

En résonnance avec ce chapitre je reconnais ma lâcheté et ma paresse.

Ma peur m'amène souvent à reporter un RV médical. Je vois bien que la peur entraîne la paresse.

Graciela

Je suis d'accord. La semaine a été utile, tu as pu constater la paresse.

« M »

Cette semaine, j'ai vécu un grand transfert d'énergie après que nous ayons parlé ensemble lundi Graciela. Cette énergie était ressentie par mes clients. Maintenant le challenge c'est de garder cette énergie.

Graciela

Tu peux la garder mais il te faut le vouloir et être sûr que ce qui est authentique reste. Ma vraie énergie t'a été transmise par la voie du travail.

* * *

Groupe du Vendredi 27 Mai 2016

« P »

Ce matin, faisant suite au groupe SOS de mercredi, j'étais dans la réflexion au sujet de notre individualisme égocentrique. Une femme cherche son chemin, immobile, un papier à la main.

Je ralentis, nos regards se croisent, une pensée « je ne peux pas maudire cet individualisme et ne pas m'arrêter parce que je suis pressé », le contact est fait sans parole.

Je l'accompagne, je cherche, je trouve, je lui indique et lui explique le chemin et le lieu.

Une femme arrive. Elle prend le relais pour l'accompagner physiquement.

J'apprends que c'est une « volante » dont l'activité est d'aider les personnes à trouver leur chemin.

J'étais émerveillé, je ne savais pas. Je me suis sentis avoir reçu pour ce que je venais de donner. Quelle surprise et Georges qui disait : « Il

vous sera donné, cependant vous ne saurez pas quoi ni comment ni quand ».

Graciela

Extraordinaire comme expérience. Qu'est-ce que tu pensais au sujet de la réflexion concernant notre individualisme.

« P » : L'observation des manifestations dans le quotidien de l'individualisme.

Par exemple : Mon sac à dos que je tenais à la main était ouvert et visiblement exposé aux regards de tout le monde mais personne ne m'a alerté.

« C »

Lors d'un travail au calme j'ai pu constater que j'étais très paisible, qu'il n'y avait pas de lutte en moi. C'est comme si mon corps avait intégré cette sérénité. Rien ne pouvait me détourner de cette paix.

Quand j'ai senti la peur en moi, la dramatisation alors j'ai plongé dans la paix comme dans le travail au calme et je me suis apaisée.

Je réalise que l'apaisement créé en moi donne une tout autre vision, notamment celle d'apprécier le moment présent, la possibilité d'être présente à ce que je fais, de ressentir mon corps.

Je vois en moi une partie de lumière et une partie du mollusque, je dois naturellement développer la première et lutter fermement contre la deuxième.

Je me rends compte que je ne croyais pas cette lumière possible pour moi.

Graciela

C'est extraordinaire cette semaine.

« F.M »

Graciela

N'importe où tu te trouves fais ton travail au calme et dans un mois quand tu seras revenu en Afrique, tu feras la synthèse des chapitres que tu n'as pas fait et par rapport à l'expérience, le vécu, tu pourras constater que tout ce qui est arrivé était comme ça et pas autrement parce que tu étais présent ou absent à ton devoir étrique.

Tout est important dans notre vie mais surtout devenir responsable. Observe les événements et remarque ton degré de présence ou d'absence à chaque opportunité. Tu feras tes devoirs à ton retour mais ton travail au calme ne doit pas s'interrompre un seul jour de ta vie.

Mérite et sois digne du rappel qui t'ait donné.

« M »

Cette semaine j'ai constaté le pouvoir d'un stop. Comment changer un moment hystérique et trouver la paix pour réfléchir. Ça c'est l'espoir.

Graciela

C'est merveilleux « M : la puissance illimitée du stop !. Celui qui a compris utilise le stop et ne peut pas être absent ou perdu dans des états de possession par l'égo.

* * *

**Groupe
du Vendredi 03 juin 2016**

« P »

J'ai souhaité positiver les situations contraignantes.

L'aspect positif, c'est le rappel au positif dans ces situations, l'aspect négatif est la résistance que je sentais dans mon corps, un corps non participatif.

A la réflexion, il me semble que la source de cette tension vécue dans mon corps provenait de mon centre émotionnel. Mon corps était prisonnier d'un centre émotionnel

qui ne participait pas à la pensée du lâché prise.

Graciela

Oui, je suis d'accord par le manque d'énergie de la force du vouloir être. Tu absorbes le négatif.

Tu as beaucoup d'identifications, libère toi de ça parce que c'est une prison, c'est un manque de liberté.

Fait un effort permanent de tout ce qui n'est pas toi, tu es identifié à tout, on ne peut pas vivre si on absorbe tout.

Profites te tes vacances pour fortifier ton vouloir être et observe à quoi ou à qui tu t'identifies.

« C »

J'ai pu me rendre compte de plus en plus que la pression s'en allait.

Pour le moment je suis dans l'observation et l'acceptation de ce que je suis.

Graciela

Très bien.

* * *

**Groupe
du Vendredi 10 juin 2016**

« P »

J'ai pu constater une grande lourdeur passée en retrouvant une paix ce week-end à Trouville.

Nous avons marché longuement dans l'eau sur les plages et sur les falaises d'Etretat.

Le temps s'écoulait avec fluidité comme si rien n'existait que le moment présent à vivre et recevoir les impressions de l'instant.

Je ne me rappelais plus le goût ni comment c'était possible, j'avais oublié.

Graciela

Merveilleux « j'avais oublié ». L'effacement nécessaire pour se reconstituer.

« C »

J'ai été dans l'observation de mon corps qui se libère, comme s'il acquérait progressivement sa propre autonomie.

J'ai travaillé et je travaille sur la peur car c'est un grand obstacle pour moi. Je vois l'égo me titiller. Je fais des stops et je me mets dans l'action.

Graciela

Très bonne semaine pour toi.

« M »

Hier, pendant la nuit, j'ai eu un rêve:

Je me perds en allant vers mon bureau.

Je cherche les toilettes, je descends les escaliers et je vois des femmes collées au sol comme les limaces.

Je sais que je ne suis pas arrivée au bon endroit. Je remonte l'escalier et je suis attaquée par les guêpes. Je fais en sorte de ne pas être piquée. Je demande à un homme ou se trouve mon bureau il me montre le chemin.

Ce rêve me décrit l'état dans lequel je suis arrivée le soir, une lourdeur après le travail. Pendant mon travail au calme, j'ai été attaquée par les parasites mais je suis arrivée à trouver la paix.

Bonne Semaine

Question :

Est ce qu'il y a des moyens pour ne pas arriver avec autant de lourdeur après le travail Graciela

Graciela

Oui. Il te faudra faire ce que demande le rêve : l'aide de ton animus par l'action.

Aller dans l'action pour te libérer des parasites, les guêpes et les limaces ne sont que deux manifestations de ton double état d'âme. Soit tu es dans la lourdeur comme les limaces, les

femmes collées à la terre ou dans l'agitation. L'unique solution c'est une action ferme et ralentie.

Le travail fini tu rentres dans ta vie et tu sors du travail jusqu'au lendemain, rends toi compte de la merveille de pouvoir jouir des quelques heures de liberté.

Si après le travail tu restes dans la lourdeur, tu n'es pas un être vivant, libre, tu es esclave et rampante comme les limaces. Vivre les heures en dehors du travail en appréciant la liberté.

C'est toi qui te rend esclave, tant dans la lourdeur que dans l'agitation. Quand le travail se fini, le travail se fini.

Je viens d'interpréter ton rêve, c'est un message d'une clarté exceptionnelle, c'est l'homme, ton animus, qui te montre le chemin.

Sois dans l'action sereine, sans agitation, vas vivre.

« P » a posé la question : Qu'est ce qui est du conscient ou de l'inconscient dans la réception du rêve ?

Graciela : L'inconscient envoie des images brutes et le conscient met des mots aux images envoyées.

Ces images peuvent être racontées dans toutes les langues possibles, la symbolique sera la même.

Le langage de l'inconscient c'est les images et parfois des paroles.

* * *

Groupe du Vendredi 17 juin 2016

« P »

Une semaine peut être paisible et remplie, alimentée aux moments opportuns par la présence du vouloir qui m'accompagne à ne pas céder à mes tentations omniprésentes.

Ce qui me laisse penser avoir davantage conscience de mes tentations que de moi-même.

« C »

La peur et le négatif sont deux éléments essentiels dont je dois me débarrasser car la peur engendre la paresse ainsi que le négatif et notamment la plainte.

Graciela

Bonne observation cette semaine.

* * *

Groupe du Vendredi 24 juin 2016

« P »

A partir d'une sensation répétée, mon attention s'est portée cette semaine sur la description que je pourrai faire d'un cheminement qui nous conduit à un vouloir être sans que la volonté ordinaire n'y participe dans le but.

Aujourd'hui je ne peux le manifester qu'à travers une métaphore.

Au décollage, jusqu'à une certaine altitude, l'avion est confronté à de fortes résistances ambiantes de part sa constitution et l'environnement. L'énergie est lourde, les vibrations sont fortes et sonores comme si deux forces en présence s'opposaient et manifestaient leurs puissances.

Puis, par un effort soutenu, le miracle apparaît. L'avion vole au dessus des nuages, les vibrations sont plus subtiles et douces, le paysage se transforme et nous alimente.

La dynamique est toujours présente mais l'effort du travail n'est plus pesant, une sérénité s'installe, le temps se transforme lui aussi pour laisser sa place à l'instant présent qui apporte la légèreté du sentiment joyeux que le vol pourrait ainsi durer indéfiniment.

Graciela

Extraordinaire cette métaphore, c'est exactement ça.

Donc c'était une très bonne semaine d'observation, compréhension de l'orientation qu'il faut donner à l'observation dans le travail.

« C »

Cette semaine j'ai téléphoné à un couple que nous connaissons depuis plusieurs années pour les inviter.

J'ai appris que le mari était malade, qu'il allait se faire opérer, et que pour le moment on ne savait pas si c'était grave ou non.

J'ai pu observer mon mal être, l'envie d'arrêter la conversation au plus vite. Je trouve que je n'étais pas d'un très grand réconfort. Après la communication, je me suis assise, j'ai fait un stop et je me suis dit je ne suis pas cette personne.

Au fil du temps je me suis désidentifiée. Bien sûr ça revient parfois et je recommence le stop.

Graciela

Très juste, l'identification est terrifiante.

« M »

Graciela

« M » s'il te plaît parle un peu de ta semaine.

GROUPE DE TRAVAIL

PSYCHANALYSE

SEANCE D'ANALYSE DE REVES DE JUIN 2015

Conventions

♀ désigne une femme, ♂ désigne un homme. Le rêve est dans l'encadré, le rêveur parle en caractères droits. **Graciela est en caractères gras** et *les intervenants en italique*.

* * *

Souffrance



Ressources pour y faire face

REPONSES AUX QUESTIONS

Avez vous des questions ?

S♀ : J'ai une question générale. Est-ce que les rêves prémonitoires existent ?

Absolument, à tel point que Jung dit que si on ne peut pas interpréter un rêve, il faut penser que le rêve peut être prémonitoire. Nous pouvons analyser le rêve sur le plan du sujet et sur le plan du réel, mais cela peut être aussi un rêve prémonitoire en cas de résistance à l'interprétation. Il y a deux numéros de la lettre, j'avais raconté qu'une de mes patientes, il y a trente ans, en Argentine, avait rêvé qu'elle approchait dans un salon d'un homme qui dormait et elle a été prise de panique. Je lui ai dit qu'on laissait ce rêve, on ne l'interprétait pas maintenant, car il était trop difficile, l'impact émotionnel était beaucoup trop fort. Il y a deux ans, elle préparait Noël avec sa mère, tout le monde était là. Sa mère lui demande de prévenir son père qui s'était endormi dans l'alcôve. Elle le rejoint et voit l'image qu'elle avait eu en rêve il y a des années. Il est mort d'une crise cardiaque.

P♂ : Certaines personnes disent qu'elles ne rêvent pas.

On rêve tout le temps, six à sept

fois par nuit. Mais il y a un blocage très fréquent qui nous empêche de nous souvenir. A travers le travail analytique, on arrive à pouvoir commencer à écrire, car des choses apparaissent. On se souvient d'abord d'un mot. C'est une discipline. Les gens croient qu'ils ne rêvent pas. J'invite tout le monde à avoir son petit cahier au bord de son lit, avec un crayon pour écrire. Peu à peu cela se met en place.

P♂ : N'y a-t-il pas une attitude intérieure, pas forcément consciente, qui laisse aux rêves la possibilité de passer les résistances ? Par rapport à mon expérience, je me souviens que je rêvais très peu. Puis nous avons commencé à travailler ensemble. Et là les rêves sont venus.

Oui, car l'énergie psychique a été mobilisée. Avec ton vouloir à faire une analyse, tu es accueillant. Donc la censure disparaît. Tu rentres dans un espace de conscience. Maintenant tes rêves sont très clairs.

P♂ : Quand on ne se souvient pas de ses rêves, peut-on parler d'une censure très forte ou d'un inconscient bienveillant ? Est-ce un mixte des deux ?

C'est un mixte des deux. L'inconscient est en communication avec la conscience. Si la conscience n'est pas préparée à

recevoir le message, l'inconscient ne l'envoie pas. Il faut commencer par écrire le thème, juste une parole. Car à partir d'un mot on peut trouver par association le sens de l'envoi de ce mot, selon une chaîne significative.

P♂ : J'ai d'autres questions, mais je vais me taire.

Non, vas-y !

P♂ : La censure est-elle un mécanisme ? Est-ce une partie de la conscience, bienveillante ? Est-ce lié à la personnalité, à un moi parcellaire ?

La censure se manifeste comme des oublis, car le thème abordé n'est pas travaillé. Un complexe autonome et l'inconscient collectif sont complètement fermés, la censure apparaît quand le thème est très dangereux.

H♂ : La censure est une fonction psychique générale. Je me suis aperçu qu'elle est là pour préserver l'équilibre psychique de la personne. Donc c'est une garantie d'un certain niveau d'équilibre. Sinon on « péterait » un peu les plombs. La censure est là pour réguler les éléments envoyés par l'inconscient. La censure, comme d'autres fonctions, a une certaine forme d'intelligence. Elle peut être bienveillante, sans doute en

l'éduquant, en la travaillant.

La censure dit que ce n'est pas le moment. C'est tout simple.

P♂ : Cela veut dire que l'évolution d'une conscience n'est pas imposée.

S♀ : J'avais une autre question. Quand on rêve de la perte d'une dent, des cheveux, est-ce que c'est signe de mort, est-ce de la symbolique de grand-mère ou est-ce réel ?

Non, cela veut dire qu'on est en train de perdre ses défenses. Perdre ses dents est assez fréquent.

L♀ : Je fais une thérapie avec un hypnothérapeute. Donc cela soulève des choses qui me viennent à l'esprit. Cela m'arrive de rêver de choses abracadabrantes, de choses que j'ai racontées pendant ces séances. Je peux même me réveiller en criant, en rêvant de choses que j'ai évoquées.

Vous étiez volontaire. La question c'est d'ouvrir la situation. Dans toutes les thérapies modernes on travaille en face à face, car le regard éveille des choses. C'est comme un lien qui va se créer. On ouvre un thème. Quelque chose s'éveille pour le travailler.

L♀ : Il faut donc écouter ses rêves.

Absolument. Les trois quarts de notre vie psychique est inconsciente.

L♀ : C'est donc important de la rendre consciente.

Oui. Une fois que cela passe à la conscience, c'est la certitude de choses qui nous appartiennent. Je commence à savoir qui je suis. T♂, as tu une question ?

T♂ : Non, je parlerai de mon rêve.

Ton rêve, M♀ ! Où est Gilbert ?

* * *

ANALYSE DE REVES

M♀

Gilbert n'est pas là ce soir. Il tra-

vaille. Mon rêve c'était il y a à peu près un mois, un mois et demi. Je suis dans une grande salle. Il y a des couleurs argent et cela scintille partout. A ma droite, un copain de mon cours d'anglais. Il me donne sa carte bancaire, qui brille aussi avec des étoiles d'argent. Naturellement je lui dis de me donner son code. Il me dit que non. Je lui dis que ce n'est grave mais de me donner sa date de naissance. « C'est impossible, car on ne m'a jamais donné ma date de naissance », me répond-il. « Si tu me laisses faire, je vais la trouver ». D'autres personnes dans la salle trouvent que je suis trop intrusive. La prof d'anglais, une femme dit : « Ecoutes la, G♂, M♀ va trouver une solution ».

Que signifie cette image aujourd'hui dans ta vie ?

Pas grand-chose ! J'ai des ennuis d'argent, c'est perpétuel, donc cette carte bancaire, c'est le gros lot, mais cette explication est simpliste. C'est un cours d'anglais où je me sens comme un poisson dans l'eau, il a été fait sur mesure pour cinq ou six personnes. Aucun de nous n'est dans l'intimité de l'autre, mais on ne sent pas extrêmement bien. En fait on échange culturellement sur ce qu'on a vu, des thèmes politiques. Donc cette mise en confiance ne me surprend pas.

Que pensez vous de ce rêve ?

P♂ : *Cela peut faire allusion à une date !*

C'est un rêve d'actualisation de ta vie. Tu es en train de recommencer une nouvelle vie. Ce dialogue avec celui qui te donne la carte, c'est un dialogue avec le côté animus en toi. La date de naissance est très importante. Quand est-ce que je commence une nouvelle vie ? Vois si tu commences une nouvelle vie !

F♀ : *Pourquoi cela scintille-t-il ?*

C'est positif !

H♂ : *C'est symbolique de l'énergie psychique.*

Tu as parlé de manque d'argent. L'argent c'est de l'énergie psychique.

Je vais poser la question de S♀. Est-ce que c'est un rêve prémonitoire ?

On sait qu'un rêve est prémonitoire quand arrive l'événement.

L♀ : *Et si elle répète son rêve plusieurs fois ?*

Cela veut dire qu'on va continuer à interpréter jusqu'à trouver le message correctement pour que cela ne revienne pas. Une fois que l'interprétation est juste, le rêve ne revient plus.

L♀ : *A une époque je rêvais beaucoup de portes entrouvertes. A un moment on m'a donné une explication et je n'ai plus fait ce rêve.*

G♂ : *Je sais que je rêve mais je ne me rappelle plus de mes rêves.*

Utilise un petit cahier et commence par un mot, une image !

H♂ : *Une manière de mieux se rappeler de ses rêves le matin, c'est de s'endormir avec des pensées positives.*

Ton rêve, O♀.

* * *

O♀

Je suis à la campagne, au nord-ouest de la France, chez une copine. Beaucoup de monde. Je sors, je suis dans une ville ancienne, tout est en pierre, la route est pavée. Je descends. Une autre route, je tourne. je vois un grand espace, comme un stade de foot, avec un groupe d'écoliers qui fait de la gymnastique. Je vois ma fille avec la classe. Elle a dix ou douze ans. Je la regarde. Tout d'un coup, un banc, avec des gens assis, il y a un homme, comme une momie, qui regarde devant lui, bien habillé, très BCBG, vieux. Je le connaissais très jeune. Après il regarde les photos. Moi j'observe. Il me montre les photos : « C'est ta fille ? » Je vois que c'est Macha. Il reprend. A un couple de vieux à côté, il montre et

dit que c'est ma fille. C'est tout. Un deuxième épisode. Je descends la même rue, je tourne pour regarder ce qui se passe, plus rien, à la place du stade, un grand supermarché.

C'est un homme du passé que tu connais, ce n'est pas exactement ton père. C'est la représentation du père, car tu dis « momifié ».

C'était son père. Quand je me suis réveillée, je me suis dit « il n'est pas mort ! » Car je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Quand j'ai raconté ce rêve-là à Macha : « il n'est pas mort ! » C'est la même question que je me suis posée.

Tu as fait le même chemin et tout est parti !

H♂ : Pourquoi ce rêve aujourd'hui ?

Peut-être parce qu'il est mort, ce jour-là. Comme avec mon père, quand on est monté au théâtre. Je suis descendue et ce jour-là mon papa est mort.

Tu rêves en deux parties, l'une qui marque ce qui est important et l'autre... Excellente évolution !

H♂ : Impression que tu arrives maintenant dans tes rêves à avoir un peu plus de distance par rapport à ta vie.

Il ne voulait pas voir sa fille !

H♂ : Et ta fille est restée en relation avec lui ?

Non.

M♀ : C'est une forme de réconciliation, peut-être.

Bonne idée !

M♀ : Peut-être que maintenant le père aime sa fille et que le problème est réglé.

De toute manière la pensée est matérielle. Si ce rêve est arrivé, il faut penser qu'il a pensé à vous. A toi et à Macha !

L♀ : Inconsciemment aurait-elle envie d'avoir des nouvelles, tout simplement ?

Pas du tout.

Les symboles sont inépuisables.

Les interprétations sont complémentaires.

Quand on s'est séparé, j'ai rêvé de lui pendant dix ans, chaque nuit. C'était fatigant. Après c'était terminé. Maintenant c'est arrivé. Je suis sûr qu'il est mort !

H♂ : Quelle sensation avais tu dans le rêve ?

De rien. Juste une impression, « comme il est vieux ! »

Tu étais comme un spectateur. Ton rêve, P♀ !

* * *

P♀

Maintenant qu'on a dit que si on fait toujours le même rêve et qu'on vient ici, on ne le fait plus après, j'ai donc apporté un rêve que je fais tout le temps. J'ai des enfants grands. Je suis avec de tout petits bébés, tout le temps. Il y a toujours un bébé qu'on m'a confié. Et je n'arrive pas à m'en occuper. Le soir je me dis qu'il n'a pas bu depuis le matin, car j'ai oublié le biberon. C'est toujours la même chose. Le bébé n'a jamais son biberon. Je vous rassure, je me suis bien occupée de mes enfants.

Tu ne t'occupes pas assez bien de toi. Occupe toi de toi-même !

Maintenant je ne dois plus le rêver.

Je vais te poser une question. Dis moi si dans ta vie tu t'es sentie abandonnée.

Bien sûr !

Ce sentiment d'abandon a peut-être développé en toi le besoin de te protéger. Tu dois te protéger car, à un moment donné tu as été abandonnée.

Je n'aurais jamais pensé à moi, je pensais à mes enfants.

On va voir si tu ne rêves plus.

M♀ : J'ai fait le même rêve que vous il y a longtemps et cela m'a beaucoup aidé. J'accrochais le bébé par le cou à une patère de salle de bain, il y avait du sang partout. Je fermais la porte et cela ne me

gênait pas que personne ne voit le bébé mourant.

L♀ : C'était qui le bébé ?

M♀ : C'était moi, qui était maltraitée, l'enfant en moi. Et ce rêve m'a beaucoup aidé. Cela m'oblige à ouvrir la porte, à montrer. On a mal.

Ce rêve, je le fais souvent. Quand je le fais, est-ce que cela correspond à une période précise ? Serais-je plus fragile ?

Oui. Quand tu échoues dans la protection de toi-même. Ton rêve, S♀ !

* * *

S♀

Je rêvais beaucoup quand j'étais enfant.

Un rêve n'est pas important quand on le rêve mais quand on l'interprète. Que veut dire cette image aujourd'hui dans ta vie ?

Un homme était là, je ne savais pas ce qu'il voulait. Il voulait m'embêter, je crois, et cela ne me plaisait pas. J'ai dû crier dans ma chambre. Les enfants étaient dans la chambre d'à côté. Les enfants sont venus me voir et j'ai crié « non, arrête, s'il te plaît ». En me réveillant, je me suis demandée pourquoi j'avais dit « s'il te plaît ». En plus je le tutoyais.

C'était quand ?

Au mois de novembre, je crois.

Y avait-il une situation de débordement, dans ta vie ? Ou des pensées obsessionnelles ? Un débordement de la part de quelqu'un de pas si éloigné que ça ?

Je ne sais pas. Oui, aujourd'hui il n'y en a plus, alors qu'il y en a eu beaucoup. J'ai subi la pression de beaucoup d'hommes. Maintenant je dirais que j'ai compris.

Tu te protèges ?

Oui. Je les repère et je me protège.

Tu le tutoies, comme une per-

sonne proche. Et en ce moment quelqu'un te dérange-t-il ?

Non.

Et toi, tu te déranges ?

Oui.

Il faut bien penser au problème de la pensée obsessionnelle ou circulaire. Est-ce que tu te sens seule ?

Je me sens très seule.

Donc, c'est la solitude qui te harcèle aujourd'hui. Le harcèlement aujourd'hui ne vient pas de l'extérieur, mais de la solitude. C'est important de couper avec cette flagellation.

O♀ : Puis-je intervenir ?

Oui.

O♀ : J'avais apporté mon rêve pour la semaine dernière, quand je pensais qu'on devait se voir. Et cette semaine-là, la maison de ma maman a été vendue, tout s'est bien passé. Tout d'un coup je me suis senti mal, j'étais déstabilisée. Je me suis dit que je commençais le vrai deuil de mes parents. Maintenant que la maison est vendue, cela veut dire que c'est fini. Peut-être que j'ai ce rêve-là en plus, pour nettoyer le passé ?

De toute manière le stade est vide.

O♀ : Il n'y a même plus de stade.

Quand l'image d'un archétype se présente, cela se passe comme ça. En nous un conflit, après un affect, puis l'accouchement de l'image.

O♀ : Maintenant, quand je reviens en Crimée, je n'ai plus de maison.

L♀ : Puis-je rajouter quelque chose ? J'avais vu un reportage à la télévision, c'était une femme qui possédait une île en Grèce, avec toute une histoire familiale. On l'interviewe. Le journaliste lui demande si c'est horrible de quitter son île. Elle a eu cette phrase merveilleuse. « Non, car j'emmène tous mes souvenirs avec moi, je ne laisse que des pierres ». Je viens de déménager il y a trois jours après quarante-quatre ans de vie dans cet appartement. En voyant l'appartement vide,

je ne ressentais plus rien, car je savais que dans les valises et les cartons j'avais emmené l'essentiel de la vie de mes parents.

O♀ : La vente de la maison m'a aidé à commencer le deuil.

H♂ : C'est thérapeutique.

O♀ : Quand mon père est mort, je n'ai pas pleuré.

L♀ : Je n'ai jamais aimé le mot « faire le deuil », c'est désagréable.

M♀ : C'est apaiser des blessures à vif.

A la place de faire le deuil, tu peux dire « faire le ménage ». Ton rêve, P♂ !

* * *

P♂

Ma mère est décédée il y a deux ans au mois d'août. Elle habitait un pavillon en Seine-Saint-Denis. Dans le rêve je me vois dans son jardin à regarder à travers les vitraux de la porte du sous-sol. Je vois que les affaires sont parfaitement organisées, ce n'était pas comme ça dans la réalité. Dans une pièce à l'étage un homme et une femme travaillant ensemble. L'homme est derrière son bureau. La relation est bonne. Ils s'entendent bien. Je les vois partir. L'homme prend sa veste. Maintenant le deuxième rêve qu'on a travaillé hier. Je suis avec C♀, ma femme. Nous nous préparons à un départ. Nous prenons des vêtements

de dames qui sont décédées. Nous jetons ces vêtements. Je vois cette image. C♀ et un homme sont allongés sur un lit calmement sur le dos dans la paix. Je les observe. J'ai un cintre avec plein de vêtements que je vais jeter.

Tu peux appeler ce rêve « faire le ménage ».

Quand on l'a travaillé hier, c'est ce que tu as dit. Graciela m'a dit à propos de ce couple intérieur qui est paisible : « tu as encore du travail à faire pour arriver à la paix intérieure, symbolisée par ce couple allongé ». Il y a des plaies à cicatriser, certainement de façon consciente ou non. Mais il y a un travail à faire.

J♂, maintenant votre rêve !

* * *

J♂

Je ne me souviens pas de mes rêves. Je dors de façon particulière. Je me réveille tôt le matin, j'ai besoin de dormir quelques minutes dans la journée. Je m'assois et là je commence un rêve. Je me réveille et j'ai tout oublié. Je suis content d'avoir tout oublié, car cela veut dire que j'ai dormi mes trois minutes. Quand je dors, cela dépend si c'est seul ou avec quelqu'un. Avec quelqu'un je suis plus agité. Dans tous les cas de figure je me





souviens pas de mes rêves. C'est comme ça que je fonctionne, pour le moment.

C'est intéressant. Les rêves d'ouverture, ce serait les trois minutes de l'après midi. A ce moment ce serait plus facile de se souvenir de vos rêves.

Parfois je me souviens et cela part. J'ai un éclair fugace de mon rêve.

En faisant un effort entre deux patients, je m'allonge sur ce divan et je rêve. La nuit je me souviens de mes cinq ou six rêves par nuit. J'ai une histoire inconsciente formidable. L'après midi je peux m'endormir immédiatement et apparaissent des images, avec un sens pour aujourd'hui. Les rêves envoient des messages pour des questions que je n'ai pas résolues. Quand j'écris mes rêves, l'interprétation émerge. L'après midi je n'ai pas le temps de réfléchir, donc ce sont des moments privilégiés. C'est pour ça qu'il est important de garder les petits rêves.

L♀ : Quand tu écoutes toutes les histoires de tes patients, cela ne t'arrive-t-il jamais de rêver à la place de tes patients ?

Je n'ai jamais rêvé de choses du travail. La question est très intéressante. Dans la pratique du travail, je suis dans l'empathie mais pas dans l'identification, car sinon je ne peux pas l'aider. C'est pour ça que je dis de s'occuper de soi !

Peut-être que je me suis mis dans l'idée que dans la nuit ce sont les peurs qui s'expriment. Je n'ai jamais relevé de rêves.

H♂ : Il y a une censure très forte.

C'est une façon de dire que je fais avec.

H♂ : Tu n'as pas envie de les connaître ?

Oui. Mais je n'ai jamais pensé à comprendre mes rêves.

Tu viens de donner un matériel richissime. Ton rêve est un matériel pour tout le monde.

J'en prends conscience ce soir.

Dans un rêve j'avais un enfant abandonné sur une table au ministère de la marine. Je culpabilisais dans le rêve il avait des menottes. Je me suis rendu compte que je me menottais.

L♀ : Dans la nuit, je me lève toutes les deux heures et je sais que je rêve. Je devrais me rappeler de mes rêves, mais non. J'en suis meurtrie.

L'important est ce qui résonne le plus, un mot, c'est la clé du rêve. Commence par là. Chaque fois que tu te lèves, tu mets un mot sur ton cahier.

L♀ : Quand je fais un vrai rêve, le lendemain je me sens beaucoup mieux. J'ai l'impression d'avoir lâché prise.

C'est une décharge.

* * *

L♀

Je suis dans un avion, je dois me rendre dans une destination inconnue. L'avion en vol prend du retard, car l'hôtesse est la maîtresse du pilote. J'ai perdu mon billet et je ne sais plus à quelle heure j'arrive. Un autre passager a une autre correspondance, mais il semble qu'elle ne soit pas la mienne. Donc j'argumente, je suis un peu véhément, car je crains de rater ma correspondance. L'hôtesse, qui est brune, doit rassurer le pilote, très fragile psychologiquement. Si on veut finir le vol, il met le pilote automatique car il a perdu sa montre et il est lui-même très angoissé. Un passager est gros, affreux, vieux et diabétique, mais je pense qu'il aura sa correspondance. Je ne comprends rien à ce rêve.

H♂ : Dans ton rêve on sent de l'angoisse. Avec le déménagement, c'est peut-être un envol, un nouveau chapitre.

C'est un changement total. Pour cet avion, pas de correspondance et pas de destination. C'est un moi dynamique, comme une voiture, un bateau, qui apporte le changement en nous. Sur le plan du quotidien, tu es en train de faire le déménagement. C'est un rêve de confusion. Le rêve commence de façon logique, il se perd dans les petites choses pour nous distraire. C'est une forme de censure. On ne sait pas où va l'avion, on ne comprend rien des correspondances.

La question c'est que tu pars mais tu ne sais pas où. Que veut dire cette image aujourd'hui dans ta vie ? En toi quelque chose qui n'est pas compris !

M♀ : Je ne sens pas l'angoisse. Tout est confus, mais tu restes plutôt calme. Tu as quand même un bon équilibre. Et il ne faut pas te fier aux apparences, car c'est celui qui est malade, le gros diabétique moche, qui va avoir sa destination. Tu es en train de prendre conscience qu'il ne faut pas être bouleversé par tout ce qu'on ne maîtrise pas. Ce qui est compte, c'est de savoir où on va et on y arrive.

Je savais où je voulais aller, via ma correspondance, et je ne voulais pas la louper. Tous ces gens vont me faire rater ma correspondance et je ne peux rien faire car je suis bloquée dans l'avion. C'était flip-pant.

Où est le message de l'inconscient ? Trouver la correspondance ! Tu n'es pas dans la bonne direction pour le moment. Tu es au commencement d'un voyage qui n'a pas de fin.

H♂ : Que peut-on dire de son couple intérieur, qui peut être représenté par le pilote et l'hôtesse de l'air ?

Le couple est mauvais ! Le pilote est malade, angoissé, il a perdu sa montre. Si tu es en couple, j'espère qu'il ne sera pas aussi fou que le pilote.

J'espère en trouver un autre.

P♂ : Est-ce que le pilote n'est pas à rapprocher d'éléments récents ?

Oui, je pense à l'allemand qui a crashé l'avion.

Cette image est un déclencheur. Je vais revenir à ton rêve. H♂, ton rêve !

* * *

H♂

Je rêve peu, à peu près tous les quinze jours. Je suis dans une grande assemblée de militaires élèves, une école, à l'extérieur, dans un champ, comme une réunion

générale. Je suis dans un petit groupe, du côté droit. Mais nous tardons à nous mettre au garde-à-vous, à l'arrivée d'un général, le temps qu'on voit ses étoiles sur ses épaulettes. Je me retrouve à devoir lire à haute voix, devant tout le monde, un espèce de mémoire. Je dois dire de quoi il s'agit de manière synthétique. Mais en l'occurrence il s'agit de football et de formules mathématiques. Je ne parviens à identifier le résumé dans le document de plusieurs pages. Le texte débute par des formules mathématiques très compliquées, écrites en tout petit. Je me sens très mal à l'aise.

Que veut dire cette image aujourd'hui dans ta vie ? L'autre jour on a déjà interprété ce rêve.

M♀ : Est-ce que cela t'embêtait de faire cette conférence devant un groupe ?

Impression que tout le monde tourne autour de lui et qu'il ne se fait pas entendre.

C'est donc un problème d'affirmation de soi.

Absolument.

L♀ : Il faut peut-être parler d'autres choses que de formules mathématiques pour être entendu. C'est peut-être un problème de langage.

C'est pour cela que je cherchais un résumé, mais je n'en ai pas trouvé. J'ai donc du mal à trouver la bonne formulation pour communiquer.

J♂ : Au début du rêve vous vous êtes mis au garde-à-vous avec retard. Je vois là une distraction et une autorité qui n'est pas manifestée.

Une autorité niée.

Un problème avec l'autorité ? C'est possible.

C'est flagrant avec moi.

Si j'ai un problème d'autorité avec les chefs ou avec les autres, par le biais du transfert analytique, j'en ai un avec toi. Car ce qu'on arrive pas à travailler avec les autres, on essaie de le travailler avec son analyste.

Exactement. C'est comme si soudain tu ne m'entendais pas. Par moment tu ne captes pas mon autorité responsable. Ce sont des moments de négation. Le matériel qui t'est donné, tu ne peux pas l'utiliser, car tu es dans la négation. L'autorité passe devant toi et tu ne l'aperçois pas. Tu ne declares pas que tu ne comprends pas.

J'ai un temps de réaction assez lent. Je mets dans un coin de la tête et je laisse mûrir.

L♀ : Devant ce général, tu n'a pas de ressenti de son autorité, tu dois attendre de voir ses galons pour le reconnaître. Tu as besoin presque de preuves factices. Normalement l'autorité est en soi.

M♀ : Je ne pense pas que cela soit un problème de reconnaissance de l'autorité, je pense qu'H♂ est lunaire.

Pour moi ce rêve est lié au travail, puisque je travaille dans un milieu militaire.

C♀, ton rêve !

* * *

C♀

Graciela me demande d'aller chez une couturière, chez qui elle n'est pas allée depuis longtemps, pour récupérer quelque chose. J'arrive chez cette personne. Il y a déjà une ou deux personnes. Ensuite elle vient vers moi, je lui explique ce que je veux. Puis arrive un homme, un étranger. Il pose une question à la couturière, il passe devant moi, je ne suis pas contente. Après la couturière revient vers moi. Elle revient avec un haut et du métal. Elle enlève le papier accroché et me donne le haut. Je ne me rappelle plus si le métal avait été enlevé. Ensuite je vais aux toilettes pour faire pipi. Mais je me lave les mains et oublie de faire pipi. Donc j'y retourne. Je parle avec la couturière, elle est agréable avec moi.

Que veut dire cette image aujourd'hui dans ta vie ?

C'est quelque chose du passé que

je vais chercher. La couturière protège en haut.

Et par rapport à cette fermeture en métal, cela correspond à tes difficultés d'expression.

Aller chercher quelque chose du passé que je dois régler maintenant.

Le métal est le symbole d'une oppression.

Cela s'est déjà élargi.

H♂ : Ce métal est de la matière que tu peux approcher.

T♂, ton rêve !

* * *

T♂

J'ai eu un cauchemar récurrent, qui m'arrive tous les six mois. Il s'agit d'une catastrophe. Cela peut être un tremblement de terre, un tsunami, un volcan ou un camion qui fonce sur moi et qui me tétanise. Tout le monde s'enfuit. J'essaie de courir, mais cela ne le fait pas. Au moment de mourir, je me réveille, bien sûr. Et là j'ai un peu chaud.

Dernièrement j'ai fait un rêve, un peu comme celui-là, mais de manière adoucie. Quand j'étais jeune, je jouais au foot dans une équipe. Et là je me retrouve sur le terrain, j'étais avant centre. A un moment l'ailier déborde, centre, le goal est battu, je me retrouve tout seul devant le but avec le ballon, je n'ai plus qu'à pousser le ballon, mais je n'y arrive pas. Finalement mes équipiers m'ont lâché, j'étais bloqué. Là ce n'était pas dramatique.

Tu dois corriger. Arriver au but : commencer, continuer, achever et entretenir. Il y a quelque chose de l'ordre de la répétition à laquelle tu commences à réfléchir. Au moment d'achever, tu es coupé. Qu'est-ce que dans ta vie tu n'as pas fini ? C'est comme si soudain tu perdais l'énergie. Tout est préparé pour que tu fasses le but, mais tu ne peux pas bouger. Dans ta vie, y a-t-il des projets que tu n'as pas pu achever ?

Je n'ai pas transformé l'essai. J'ai été jusqu'à un point précis, mais je

ne suis pas allé au-delà, alors que je le pouvais.

Les possibilités sont là, c'est évident, tu n'as qu'à faire le geste pour pousser le ballon dans l'axe. La prochaine fois que tu fais un projet, souviens toi de cela !

C'est peut-être aussi la peur de l'engagement.

L♀ : Dans ta vie, tu as peut-être été jusqu'au bout et tu as été traumatisé ?

Je ne sais pas.

Réfléchis, garde en toi ! Tu as toutes les qualités pour le faire. Je n'ai pas compris que tu n'aies pas fait une carrière comme chanteur. Tu as mis cette qualité comme un loisir, alors que cela aurait pu être au centre de ta vie. Mais c'est du passé. Tu peux réfléchir à la prochaine action !

Il y a plein de choses dans mon passé où je n'ai pas été au-delà.

C'est un manque de confiance,



c'est incroyable ! On travaille tous les jours de notre vie pour devenir un être humain. P♀, ton rêve.

* * *

F♀

Je fais toujours un rêve où je veux prendre un avion, je cours tout le temps pour ne pas le rater, mais je rentre dans l'avion. C'est un avion qui devrait aller plus loin, car il est gros, mais il n'est pas si gros que ça. L'avion décolle, mais il ne s'envole jamais complètement, il passe au dessus de la route, passe dans des tunnels, les ailes touchent, il est toujours bas. L'autre jour mon frère me raconte le même rêve.

Passer sous le tunnel est un bon symbole. L'avion est un bon moi dynamique, qui apporte le changement. Passer un tunnel est positif, car cela signifie passer par la nuit et la réflexion. C'est le mythe de Jonas et de la baleine. La baleine expulse Jonas, après qu'il soit passé par la nuit.

* * *

Je suis avec une femme, la dernière de mon cousin. Elle me raconte avoir été la première aussi mariée. Ils s'étaient croisés au travail. Mon cousin avait

onze ans. Elle a divorcé pour lui. Elle a laissé son enfant, Igor. Je cherche des appareils d'enregistrement pour ne pas perdre un mot. La dernière femme de mon cousin est une serveuse qui pouvait travailler pour lui. La femme a un style jeune. Je vois Jacques. Je lui dis que je ne viendrai pas à la soirée, car j'ai encore beaucoup de patients.

L♀ : *Il y a beaucoup de femmes, beaucoup d'unions et de désunions.*

C'est comme une synchronicité, car je pensais à la quantité de femmes que j'avais reçu lors d'une réunion de travail sur la féminité, il y a deux semaines. Chaque femme me racontait son histoire, c'était comme des modèles très différents. L'une était serveuse, l'autre avait été dans l'armée. Pourquoi toutes ces femmes cherchaient la féminité ? Comme quelque chose qui n'était pas acquis. Je crois que le thème a été un déclencheur, comme pour ton cas l'histoire du pilote allemand.

M♀ : *Dans ton rêve je trouve un lien plutôt avec la famille qu'avec la féminité.*

Tu as raison car toutes ces femmes me faisaient penser aux femmes de ma famille. Ce qui est intéressant c'est la position des femmes dans la famille.

H♂ : *A chaque séance de groupe se dégage habituellement un thème. Quel était le thème de cette soirée ?*

C'était le thème de l'incertitude ! Les rêves nettoient, dégagent. Le rêve est la voie royale de l'inconscient, comme disait Freud. Tout est là ! Laisser venir les choses. La loi de l'analyse, c'est laisser venir, contempler, comprendre, et beaucoup plus tard interpréter.

H♂ : *Et surtout il faut dédramatiser ! Le rêve dépasse les cultures et les âges. Je suis sûr que les animaux rêvent aussi.*

P♂ : *Vous souvenez vous du film de Jean-Jacques Annaud, l'Ours. L'ourson, au début du film, rêve.*

M♀ : *Le rêve est pour moi un jeu comme un jeu, où on avance progressivement.*

C'est comme si on se domptait pour être capable de se confronter à son inconscient. Celui qui a peur, meurt tous les jours. Celui qui n'a pas peur, meurt une seule fois. La peur fait se sentir mal, car tu as peur d'avoir peur !

P♂ : *Je pense que le contrôle est un frein.*

Laisse toi entrer dans le cauchemar ! Il faut véritablement parfois faire le ménage.

Équipe de « SOS Psychologue

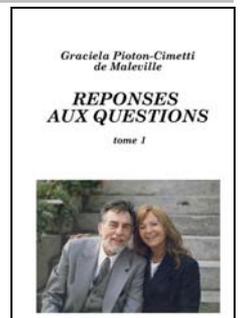
A LIRE

REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 1)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des changements des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 1 reprend les thèmes des numéros de mars 1994 (n° 1) à août 1998 (n° 45).

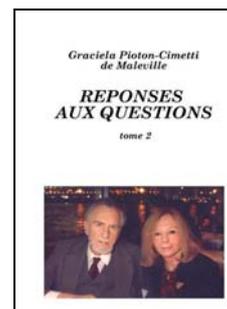


REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 2)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des changements des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 2 reprend les thèmes des numéros de septembre 1998 (n° 46) à octobre 2002 (n° 80).

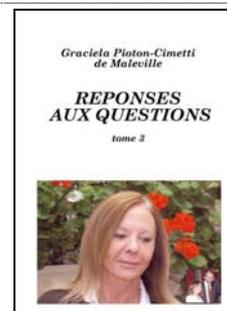


REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 3)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des changements des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 3 reprend les thèmes des numéros de novembre 2002 (n° 81) à août-septembre 2008 (n° 120).

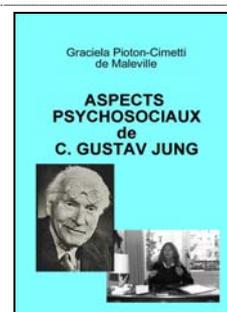


ASPECTS PSYCHOSOCIAUX DE C. GUSTAV JUNG

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (30€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychanalyse)

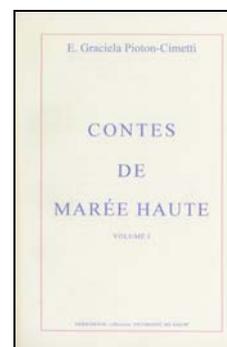
Résumé : L'auteur nous invite à la découverte vivante de la psychologie de C. Gustav Jung dans la vie actuelle. Carl Gustav Jung est un médecin, psychiatre, psychologue et essayiste suisse né le 26 juillet 1875 à Kesswil, canton de Thurgovie, mort le 6 juin 1961 à Küsnacht, canton de Zurich, en Suisse alémanique. Fondateur du courant de la psychologie analytique, Jung a profondément marqué les sciences humaines au XXe siècle.



CONTES DE MAREE HAUTE de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) auprès du secrétariat de l'association (06 86 93 91 83)

Résumé : Pourquoi les appeler *Contes de marée haute* ? Parce qu'ils sont nés au moment de la marée haute du désir. Ce désir qui est comme une lumière et se répète en forme de trajectoire placée entre la pulsion et le fantasme. Ce sont des contes nés de la dimension d'aimer, insérés dans des structures archétypiques, dans des paysages inconscients, toujours vivants, symboliques et inépuisables. Je ne sais pas qui est l'écrivain en moi. Toujours est-il que je suis en train de vivre ces contes. Les personnages n'ont pas envie de partir et je ne peux pas les chasser, car ce sont mes amis, mes guides, mes compagnons de route. J'écris ces lignes depuis le quatrième étage au 68 du boulevard de Courcelles tout en écoutant de la musique grégorienne. Cette histoire ne se terminera jamais. Il se trouve, régulièrement, un personnage nouveau qui émerge à l'horizon du désir et qui demande un espace, une parole. Puisse la marée haute l'engendrer...



NICANOR ou « FRAGMENTS D'UNE LONGUE HISTOIRE VERS LA MAREE HAUTE DE LA VIE » de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (26€) auprès de l'association (06 86 93 91 83) et sur www.publibook.com

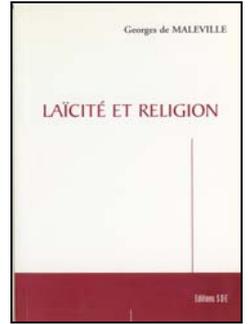
Résumé : "Les souvenirs arrivent et un goût de certitude, de compréhension effective reste en moi. Laura, Lila... La seule chose qu'elles eussent en commun était ce regard désespéré adressé aux autres afin de savoir si elles existaient. Lila à cause de sa surdité recherchait dans les regards des réponses. Laura recherchait la reconnaissance de son existence au travers d'un corps, habillé dans ses misères par les meilleurs couturiers du monde. Lila ne s'inquiéta jamais de l'impression que les autres pouvaient avoir d'elle. La seule chose qui pût l'intéresser, et qui l'intéresse encore est de garder sa dignité." Lila et Laura. "Je" et "Elle". Et, entre ces pôles, l'écriture balance, tangué, se faisant tour à tour chroniques et confessions, oscillant aussi entre le mondain et l'intime. Mouvements de va-et-vient, de ressac, qui emporte avec lui les catégories du vrai et du faux, du vécu et du fantasmé, pour créer une œuvre labyrinthique. Un roman-dédale aux sables (é)mouvants, qui relate une double destinée féminine avec, pour toile de fond, les bouleversements historiques mondiaux.



LAÏCITE ET RELIGION de Georges de MALEVILLE

Disponible à la vente (15€) auprès du secrétariat de l'association (06 86 93 91 83)

Résumé : Ce livre est né d'une constatation : celle dans le monde de l'Europe occidentale, et spécialement en France, où l'irréligion est omniprésente, et domine à ce point la culture que toute manifestation de foi religieuse apparaît comme incongrue, bizarre, voire franchement suspecte. Il n'en a pas toujours été ainsi. Le phénomène, au contraire, est relativement récent et remonte au plus à un siècle et demi. Comment en est-on arrivé là, à partir d'une « chrétienté » où les Papes déposaient rois et empereurs à leur guise ? A qui incombe la responsabilité de cet agnosticisme total ? Et surtout quel est son avenir ? Va-t-on assister durablement à l'instauration d'une nouvelle ère, où la religion comptera pour rien dans la société ? Ce livre ne prétend pas apporter de solutions tranchées, tout au plus indique-t-il des voies de recherche. Mais les questions, elles, sont franchement posées, et elles demeurent.

**Bon de commande**

à retourner au secrétariat de l'association SOS Psychologue
84, rue Michel-Ange 75016 Paris - Tél : 06.86.93.91.83 - 01.47.43.01.12

M. Mme, Mlle _____

Adresse _____

Téléphone _____ Email _____

Ouvrages commandés

Réponses aux questions (tome 1) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 20 €

Réponses aux questions (tome 2) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 20 €

Réponses aux questions (tome 3) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 20 €

Aspects Psychosociaux de C. G. Jung de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 30 €

Contes de Marée Haute de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 20 €

Nicanor de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville _____ 26 €

Laïcité et religion de Georges de Maleville _____ 15 €

Mode de paiement

Montant total de la commande (€) : _____ (hors frais de port)

Espèces : par chèque :

Date : _____ Signature : _____

AVIS AUX LECTEURS

L'équipe de SOS Psychologue est prête à recevoir toutes vos réactions à ce numéro ainsi que vos suggestions ou même des articles pour le thème du prochain numéro :

« Equilibre – equilibrio »

Vos remarques sont précieuses pour être plus à l'écoute de vos interrogations et tenter de mieux y répondre. Elles pourront être publiées ultérieurement, avec votre accord*.

Ce numéro, fidèle à l'esprit de l'association, a pour objectif de vous accompagner dans vos réflexions sous forme d'une information pratique et plus applicable que des discours théoriques. Nous espérons que vous trouverez dans la diversité des articles et des auteurs le style et le contenu auxquels vous serez le plus sensible.

L'équipe de SOS Psychologue

*: vous pouvez transmettre vos remarques et suggestions par écrit, par e-mail ou par téléphone (coordonnées ci-dessous)

STRUCTURE DE L'ASSOCIATION

Siège social :
84, rue Michel-Ange
75016 Paris

☎ 01 47 43 01 12 / 06 77 58 02 03 /
06 73 09 19 62 / 06 86 93 91 83
email : sospsy@sos-psychologue.com

Présidente :

Graciela PIOTON-CIMETTI de
MALEVILLE
Docteur en psychologie clinique
Psychanalyste, sociologue et sophrologue
Chevalier de la Légion d'honneur
Site personnel : www.pioton-cimetti.com

Vice-président :

† Georges de MALEVILLE
Avocat à la cour

Secrétaire général et Trésorier

Hervé BERNARD
Ancien élève de l'École polytechnique
Psychologue en formation

Relations publiques

Hervé BERNARD

Réponse clinique

Graciela PIOTON-CIMETTI
Thierry LEPAGE
Hervé BERNARD

Webmaster (site Internet) :

Jacques PIOTON Diplôme

Recherche et investigation

Graciela PIOTON-CIMETTI
Philippe DELAGNEAU Ingénieur

Traduction français/espagnol

Gabriela TREJO

Comité de rédaction :

Graciela PIOTON-CIMETTI de
MALEVILLE

BUT DE L'ASSOCIATION

Créée en août 1989, S.O.S. PSYCHOLOGUE est une association régie par la loi de 1901. C'est une association bénévole animée par une équipe de spécialistes qui vise à apporter aux personnes une réponse ponctuelle à leurs difficultés d'anxiété, de relation ou de comportement.

Les intéressé(e)s peuvent alors contacter l'Association lors des permanences téléphoniques pour un rendez-vous pour une consultation gratuite d'orientation.

– répondeur tous les jours –

☎ 01 47 43 01 12

**Demande de rendez-vous /
réponse téléphonique aux :**

06 77 58 02 03

06 73 09 19 62

06 86 93 91 83

01 47 43 01 12



Vous pouvez consulter notre site
et la lettre bimestrielle
sur Internet :

<http://www.sos-psychologue.com>

ACTIVITÉS DE L'ASSOCIATION

L'Association organise des soirées à thème pour mieux faire connaître la psychologie et l'aide qu'elle peut apporter dans la connaissance et la compréhension de soi-même. Parmi les thèmes envisagés : l'analyse des rêves, la sophrologie, le psychodrame.

D'autre part, un travail analytique sur des problèmes quotidiens ou bien des questions générales peuvent être proposés et chacun apporte son témoignage. Il est également possible de définir un thème de travail en fonction de la demande de nos adhérents.

AGENDA

Prochaine réunion de groupe chez le
Dr Pioton-Cimetti au siège social

Mercredi 27 juillet 2016

Mercredi 31 août 2016

à 20h30

Réservation obligatoire 3 jours à l'avance
par téléphone : 01.47.43.01.12,
06.86.93.91.83 ou 06.77.58.02.03

- en indiquant le nombre et les noms des participants
- se renseigner sur le code d'accès

Direction de la Publication -

Rédactrice en chef :

Graciela Pioton-Cimetti de Maleville